LA PATRIE PRIMITIVE DES ROUMAINS ET SES FRONTIERES HISTORIQUES

La patrie primitive des Roumains n'est pas un fait prouvé historiquement, mais un territoire admis pour expliquer les différentes phases de la formation du peuple roumain. Il n'y a pas bien longtemps, ce territoire passait pour représenter la conclusion définitive de certaines recherches méticuleuses de la linguistique, une victoire précieuse dans la voie qui nous mène à la découverte de nos origines. Récemment toutefois, cette hypothèse commence à perdre de sa clarté. Ses propres auteurs l'ont ébranlée par des attaques directes ou indirectes. Afin de contribuer au progrès de la connaissance scientifique, la linguistique ne saurait respecter des résultats que dans la mesure où ceux-ci résistent à la vérification par de nouvelles données et de nouvelles méthodes. De semblables doutes sont presque toujours féconds pour la science. Mais d'autres voix s'élèvent qui, non par amour de la science, mais pour des raisons étrangères à la vérité, [illegible] connais- [illegible] noyau d'où [illegible] En ce moment même, [illegible] Occident qui présentent la patrie et la [illegible] comme s'il s'agissait de territoires hypothétiques et susceptibles de vérifications nouvelles, mais comme existant réellement et fournissant un argument décisif contre les aspirations politiques du peuple roumain.

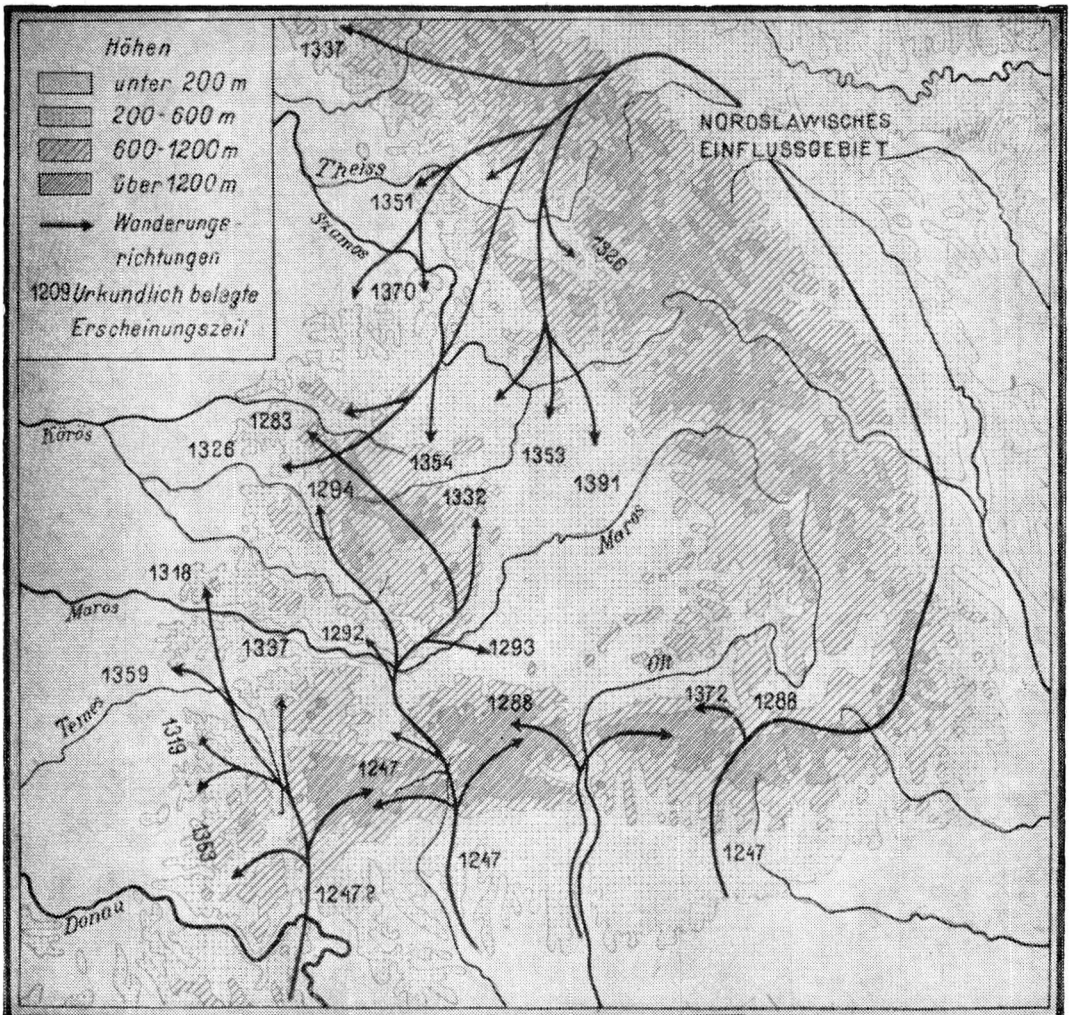
L'examen de ce genre d'interprétations d'où le respect le plus élémentaire pour l'objectivité est absent doit nous préoccuper également, afin que nous puissions défendre la vérité historique et lui permettre de vaincre au moment même où nous avons le plus besoin de son autorité souveraine. Les résultats des recherches récentes nous incitent d'ailleurs à reprendre le problème, pour faire un examen critique afin de retenir ce qui semble définitivement acquis pour la science.

https://biblioteca-digitala.ro

Des deux cartes de la patrie primitive des Roumains auxquelles je viens de faire allusion, l'une est imprimée à Genève, en 1943, sous le nom de Herbert Van Leisen dans son petit livre intitulé „Das siebenbürgische Problem". Le contenu du livre montre que celui-ci a été rédigé à l'institut fondé à Cluj avec la mission de préparer une certaine argumentation nécessaire à la propagande politique. C'est pourquoi la carte de Van Leisen s'appuie sur les exposés des savants hongrois Réthy et Karácsonyi dont les conclusions, à l'époque où elles étaient exposées, n'ont été acceptées que par la presse de leur propre pays. La seconde carte par contre, apparue aux éditions de la „Société historique hongroise", a été annexée à l'histoire des Roumains de L. Gáldi et L. Makkai, publiée, en langue allemande, à Budapest et Leipzig en 1943. Cette carte s'inspire de la vieille théorie de Tomaschek-Weigand-Friedwagner. Il n'y a donc là rien de nouveau. Mais comme l'exécution de la carte révèle une mentalité spécifique, étrangère à l'esprit scientifique, nous nous arrêtons un instant pour la caractériser brièvement.

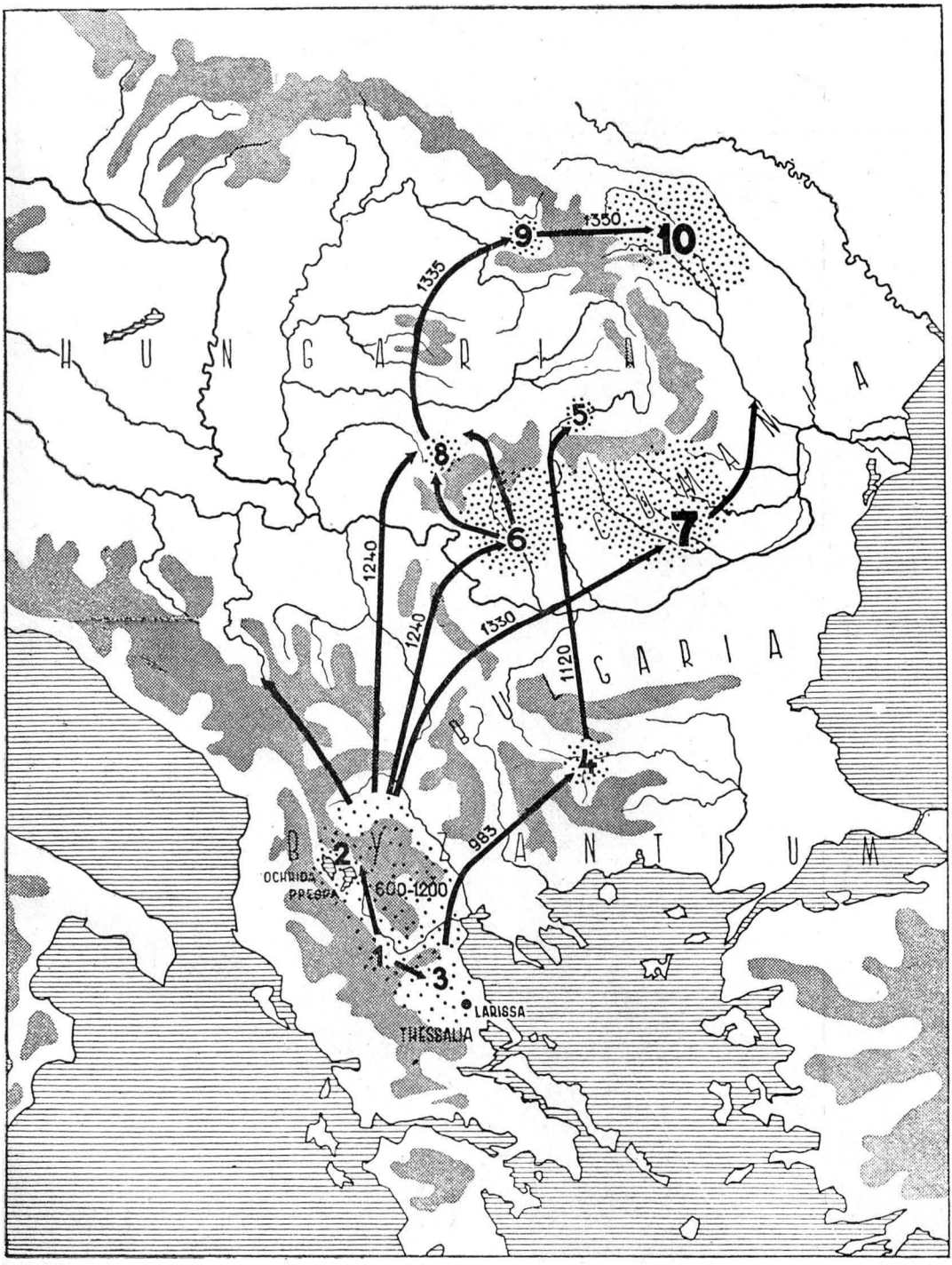
La carte de Van Leisen considère la région, comprise entre la Thessalie et le Vardar, comme étant la patrie primitive des Roumains. Son centre semble être situé à l'Épire d'où des flèches nous renvoient vers le Sud, dans la direction de Larissa, et, au Nord, vers les lacs d'Ochride et de Presba. De ce noyau part en 983 un mouvement de migration jusque dans la vallée de la Maritza. Mais la région du Vardar supérieur rayonne également en quatre directions semblables dont trois partent vers le Nord et le Nord-Est ayant pour dates les années 1240, 1240 et 1330. Les têtes de lignes de ces soi-disantes migrations roumaines nous conduisent dans le territoire situé au-delà du Danube dans les montagnes du Retezat en Olténie et dans la plaine du Baragan en Valachie. Mais les auteurs ne se contentent pas de ce résultat suffisant cependant pour orienter le lecteur et lui indiquer les soi-disantes directions des migrations roumaines au Moyen-Age. Une autre flèche quitte la vallée de la Maritza en 1120 pour attérir dans le pays de Făgăraş et une autre, qui s'était arrêté dans le pays de Hatzeg, porte la caravane plus loin encore jusqu'en Maramureş en 1435, jusqu'en Moldavie en 1350. Il est inutile de dire qu'une pareille carte n'a rien à voir avec la science, que, tout au contraire, elle tourne au ridicule les recherches historiques, linguistiques, ethnographiques et anthropogéographiques qui ont vu le jour au dernier siècle au sujet de

https://biblioteca-digitala.ro



Les immigrations des Roumains en Transylvanie aux XIII-XIVe siècles (L. Gáldi et L. Makkai, *Geschichte der Rumänen*, Budapest 1942).

https://biblioteca-digitala.ro



Développement et migration des Valaques (Herbert von Leisen, *Le problème transyloain*, Genève 1913, pp. 1041).

https://biblioteca-digitala.ro

la Péninsule Balkanique. Les auteurs ignorent les territoires réels des Roumains au sud du Danube. Les lignes de filiations ne sont justifiées par aucun texte historique. La chronologie qu'ils donnent aussi bien sur la rive droite que sur la rive gauche du Danube représente des chiffres qui n'expriment rien en rapport avec un mouvement quelconque de la population roumaine. Étant donné que l'auteur a préféré garder une espèce d'anonymat, nous renonçons à montrer dans le détail son ignorance ou sa mauvaise foi.

„La Société Historique Magyare" est plus prévoyante dans la représentation graphique de la patrie primitive des Roumains. La représentation du tableau, indiquant les directions du déplacement de la population roumaine, est marquée par deux erreurs fondamentales : tout d'abord le territoire de la „patrie primitive des Roumains" dans la Péninsule Balkanique n'est pas délimité selon le témoignage des sources historiques, mais est restreint sur un espace beaucoup trop réduit; en second lieu, on ne tient pas compte du processus de formation des dialectes roumains. A cela, il faut ajouter la tendance d'isoler du point de vue territorial les Roumains du Nord de ceux du Sud par la chaîne ininterrompue qui lie les Carpates au Hémus et en éloignant, sans raison aucune, la chaîne méridionale de la ligne du Danube. La chronologie est également arbitraire. Rien ne justifie d'envoyer les Meglénoroumains, en 1105, vers les bords de la Mer Egée ou de situer les Roumains des Assénides au sud de Nich ou encore d'identifier les Vlaques migrateurs de Cedrenus en Anovlachie, ce dernier nom n'étant attesté que beaucoup plus tard. En conséquence, le territoire hachuré ne correspond ni aux intentions de Weigand ni aux conclusions plus sérieuses de Friedwagner. Il s'agit d'une fantaisie qui porte cependant l'empreinte de la société historique magyare et, au vrai, c'est là ni plus ni moins qu'une mystification de la vérité qui tente à induire en erreur l'opinion publique, peu familiarisée avec les problèmes de la critique historique.

Dans ces conditions notre réplique ne s'attardera pas à l'argumentation hongroise qui est aussi pauvre qu'imprécise voire même contradictoire [1].

1 Selon Gáldi, le territoire occupé par la population roumaine dans la Péninsule Balkanique a perdu, à la suite de l'assimilation slave, son unité géographique qui a été probablement toujours incertaine. D'un territoire fermé ne sont restées que quelques taches ; par la suite, les circonstances de la vie et les mouvements de population ont plus facilement pu emmener

https://biblioteca-digitala.ro

Les recherches des trente dernières années, accomplies en particulier par des linguistes roumains et l'école anthropogéographique de Cvijić ont ouvert des horizons nouveaux et s'ils n'ont pas éclairé l'ensemble des problèmes que pose l'histoire des Roumains des Balkans, ils ont tout au moins établi les lignes fondamentales de l'orientation scientifique. L'étude que voici s'efforce de tenir compte de toutes ces recherches en y ajoutant également des contributions propres, empruntées à un travail qui attend de paraître.

I.

Miklosich [1], Tomaschek [2] et même Jireček [3] ont essayé au siècle passé de suivre les mouvements de la population roumaine de la Péninsule Balkanique au cours du Moyen-Age, sans tenter cependant d'établir un tableau d'ensemble. Aujourd'hui, toutefois, on peut établir avec assez de précision les territoires où les Roumains ont survécu encore longtemps après leur dispersion, de même que les directions qu'ils ont suivi au cours du temps et les groupes auxquels ils ont appartenu dans les différentes régions qu'ils ont occupées. Les études de Jire ek fournissent la base de ces recherches qui ont été continuées plus tard pour les territoires de la Serbie médiévale par Stoïan Novaković et, pour les régions du Monténégro, de la Herzégovine, de la Bosnie et de la Serbie contemporaine par les auteurs des précieuses enquêtes de la „Naselja". Les études des dialectes des Roumains de la Péninsule Balkanique ont été pourvuivies avec beaucoup de compétence par Puşcariu et Capidan ; des recherches historiques sont dues à Murnu, Iorga et à d'autres historiens roumains. Ces travaux ont fait le tour de la matière disponible. Ils ont apporté des recherches propres d'un grand prix, établies systématiquement selon les méthodes scientifiques les plus modernes, en les

quelquefois ces taches à des distances très grandes. La carte qu'il annexe ne correspond cependant pas à ses opinions, car les lignes de dispersion de l'élément romain primitif ne partent pas des taches hypothétiques, mais d'un territoire compact que l'auteur prend pour une unité géographique.

1. Fr. Miklosich, *Ueber die Wanderungen der Rumänen in den dalmatischen Alpen und den Karpaten* (Denkschriften der k. Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Klasse), Wien 1880.

2. W. Tomaschek, *Zur Kunde der Haemus-Halbinsel* (Denkschriften der k. Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Klasse), Wien 1882.

3. K. Jireček, *Die Wlachen und Maurovlachen in den Denkmälern von Ragusa*, Prag 1879.

https://biblioteca-digitala.ro

mettant d'accord non sans beaucoup d'esprit critique, avec les connaissances que nous avons de l'évolution historique des peuples balkaniques.

Il résulte de toutes ces recherches que les Roumains des Balkans constituaient au Moyen-Age deux grands groupes : les Roumains des territoires situés au sud du Danube et les Aroumains. Un troisième groupe plus petit s'est conservé sur le cours moyen du Vardar sans être cependant mentionné par les sources historiques [1]. Le premier groupe est divisé par Puşcariu [2] en un groupe oriental et occidental. Mais une pareille division concerne seulement l'aspect pris par ce groupe à la suite des nombreux déplacements qu'il fit au cours de plusieurs siècles jusqu'à nos jours. Il serait beaucoup plus juste de distinguer les deux grands groupes, en prenant comme critérium les lieux de leur habitation au Moyen-Age. En ce cas, les Aroumains constitueraient le groupe du sud et les Roumains de Bulgarie, Serbie, Herzégovine, Bosnie, Croatie et Istrie feraient partie du groupe septentrional des Roumains balkaniques. Quant aux Méglénoroumains, ils constitueraient dans ce cas un groupe intermédiaire. Naturellement, cette division est aussi susceptible d'objections parce que, dans la „patrie primitive", les Aroumains n'étaient pas situés plus au sud. C'est ce qui ressort tout au moins des recherches linguistiques [3]. Toutefois la période „primitive" n'est qu'une hypothèse, alors que le tableau de la population de la Péninsule, vérifié au Moyen-Age, est une réalité historique au moins du XI-e au XVI-e siècle.

L'aire de diffusion du groupe aroumain méridional n'a pas dépassé au nord la ligne Scutari-Skoplje-Kustendil. Le gros de leurs forces était établi en Thessalie (980), la Grande Vlachie du XIII-e, et en Épire, la Vlachie supérieure du XV-e siècle, de même qu'en Étolie, appelée Petite Vlachie [4]. L'expansion vers le

1 Th. Capidan, *Meglenoromânii, I, Istoria şi graiul lor* (Les Méglénoroumains I, Leur histoire et leur langue), Acad. Roum., Bucarest 1925.

2 Sextil Puşcariu, *Studii Istroromâne* (Études istro-roumaines), Acad. Roum., Bucarest 1926, p. 4.

3 Th. Capidan, *Românii din Peninsula Balcanică* (Les Roumains de la Péninsule Balkanique), Bucarest 1924, pp. 107–108; Idem, *Aromânii, Dialectul Aromân* (Les Aroumains. Le dialecte aroumain), Acad. Roum., Bucarest 1932, p. 24; cf. aussi pp. 28–30.

4 G. Murnu, *Istoria Românilor din Pind, Vlahia Mare* (L'histoire des Roumains du Pind, la Grande Vlachie), Bucarest 1913, pp. 20, 22 et p. 207. Nous rencontrons le terme de „Grande Vlachie", pour la première fois

https://biblioteca-digitala.ro

nord commence plus tard et, selon l'avis de Sufflay, ce n'est que sous les Turcs qu'elle devient plus intense[1]. Les Aroumains du Pind, qui menaient leurs troupeaux aux pacages sur les „monts de Bulgarie" au XI-e siècle, passaient par les régions de Macédoine qui faisaient partie de l'empire bulgare, comme l'a montré justement G. Murnu[2]. Il s'agit des environs d'Ochride et des montagnes situées au sud et à l'est de cette région ; la région du Rhodope ne fait point partie de la zone de leur mouvement à cette époque. Par contre, nous croyons que Prilèpe, Florina et Bitolie leur ont toujours appartenus. Au moment où le tzar Douchan occupe ces régions de la Macédoine, il y trouve des établissements roumains, conduits par des chefs propes, les „*celnics*" des Aroumains[3]. Des infiltrations réciproques, sans importance, ont probablement eu lieu au nord aussi : des noms comme *Gagiul* (caractéristique pour les Aroumains) qui se trouve dans un document de 1346 donné au couvent de Chtétovo[4] et d'autres comme *Kurlai* dans une ramification du Durmitor[5] ou le *Kalimber*, découvert par Petar Skok pour la Bosnie[6], ce sont là des restes d'une pareille infiltration qui est peut-être aussi d'origine plus récente. Il en est de même des dénominations *Paleokatun* et *Vlahokatun* en Acarnanie ou encore *Katun*, localité au sud de Arta qu'il faut expliquer par une infiltration roumaine venue du nord soit avant, soit après les dislocations provoquées par les Turcs[7].

chez Nicétas Choniatès. „La Petite Vlachie" est mentionnée sous ce nom plus tard par Phrantzès (XV-e siècle). Voir G. Popa Lisseanu, *Dacia în autorii clasici* (La Dacie dans les auteurs classiques), Bucarest 1943, p. 169.

1 Sufflay Milan, *Srbi i Arbanasi* (Les Serbes et les Albanais), Beograd 1925, pp. 80—81.

2 G. Murnu, *ouvr. cit.*, p. 57.

3 En conséquence à l'article 154 du „zakonik" du tzar Douchan, les „celnics" sont nommés à côté des *cnez, premikjuri, vladalci* et *prêdstajnic*, St. Novaković, *Selo*, p. 103.

4 *Spomenik kr. srpske Akad.*, III, p. 10.

5 Th. Capidan, dans *Langue et Littérature* (Acad. Roum.) II, Bucarest 1943, p. 263, indique comme racine *cur* (latin *culus, - culum)* et *lai*, noir en rappelant Weigand, *Balkan-Archiv* III, p. 233. La métaphore me parait forcée, car l'épithète ne détermine pas la forme, mais la couleur, ce qui ne nous semble pas naturel..

6 P. Skok, soutient dans *Glasnik Skopskog Naučnog Društva* II, p. 308 qu'il s'agirait d'un mot aroumain *Calimbarã* = bonne route ; *Kalimbare* est le nom d'une tsarine (Filipović, *Visočka Nachija* p. 471) au village Monjari. On rencontre également la forme *Kalimbare (ibidem*, p. 480) et *Kalemšer* en tant que nom propre (*ouvr. cit.*, p. 217).

7 St. Novaković, *Selo*, pp. 42—43.

https://biblioteca-digitala.ro

Le groupe du nord des Roumains des Balkans se présente à la lumière de l'histoire comme s'étant dispersé sur une surface beaucoup plus étendue, allant de quelque sorte de la Mer Noire à l'Adriatique. Ce qui nous oblige malgré cette grande dispersion à les rattacher à un groupe commun, c'est la langue qu'ils parlaient. Elle se distingue du dialecte aroumain par la conservation des labiales *(Durmitor, Micul, Visitor)*, par la prononciation du *ć* et du *ǧ* *(crucità, pitici, margini)*, par l'article *ul* *(Surdul, Ursul, Negul)*, par le rhotacisme *(Sarebire, Smantare, Burazeri)*. En appliquant ces critériums aux traces de la langue, conservées dans les documents, et, ensuite, aux toponymes et noms propres, attestés par les sources historiques ou rencontrés aujourd'hui encore dans la bouche de la population qui ne parle cependant plus le roumain, nous seront facilement à même de déterminer les régions habitées par le groupe septentrional. La carte que nous annexons montre avec quelque précision ces régions, en faisant naturellement abstraction de la population slave qui les a submergées et en constitue la grande majorité.

Les traces roumaines commencent au Danube entre la Morava et le Timoc où elles ne sont cependant pas très nombreuses[1]. De là, ces traces nous conduisent vers Nich et Rudnik[2] d'une part et vers Pirot et Stara Planina[3] d'autre part. L'ancien Hémus est plein de Roumains au XII-e siècle encore[4] et d'ici, ils s'en iront vers l'est jusqu'à la mer, à Anchialos et Mésemvrie[5]; au nord, nous les trouvons à Trnovo et Teteven, et au sud, dans les environs de Sofia[6] et à Srednja Gora[7]. Les Roumains mentionnés par les chroniquers byzantins dans la vallée de la Maritza, dans les monts du Rhodope et dans la dépression de la Struma repré-

1 Voir plus bas, chapitre IV.

2 S. Dragomir, *Vlahii şi Morlacii* (Les Vlaques et les Morlaques), Cluj 1942, p. 105. Voir plus bas chapitre IV.

3 *Ibid.*, p. 106.

4 C. C. Giurescu, *Despre Vlahia Asănestilor* (Autour de la Vlaquie des Asénides), extrait des *Lucrările Institutului de Geografie al Universităţii din Cluj*, vol. IV, p. 114.

5 Au sujet des Roumains d'Anchialos et de Mésemvrie, voir Anne Comnène, *Alexias* X_2, (apud Popa Lisseanu, *ouvr. cit.*, II, p. 136).

6 C. C. Giurescu, *ouvr. cit.*, pp. 119–120; C. Jirecek, *Das Fürstentum Bulgarien*, p. 123; G. Weigand, *Rumänen und Aromunen in Bulgarien (XIII. Jahresbericht des Institutes für rum. Sprache zu Leipzig*, 1908) p. 40 et suiv.

7 Iovan Cvijić, *La Péninsule Balkanique*, Paris 1918, p. 31.

https://biblioteca-digitala.ro

sentent les colonnes les plus avancées de cette expansion que nous pouvons qualifier de balkanique, étant donné que ses rapports organiques avec les établissements de l'Hémus sont par trop évidents. Nous ne connaissons des traces toponymiques qu'aux environs de Sofia et dans la région occidentale de ces montagnes: c'est Jire ek qui, le premier, les a relevées [1], et Weigand a interprété leur importance du point de vue linguistique [2]. Ces traces apportent la preuve certaine de la parenté du parler de ces Roumains avec le dialecte daco-roumain *(Picior, Cerbul, Cercelat, Pietrus=Pietros, Văcărel, Mar ini, Ficior-ci).*

Les anciens établissements roumains sont, à partir d'ici, reliés comme une chaîne ininterrompue qui passe par la région de la ville de Vranje de la Serbie du Moyen-Age [3] où des documents les attestent du XII-e au XV-e siècle; Kosovo Polje, Chvosno, Metochija et surtout la région de Prizren sont parsemés de hameaux roumains. Au sud, les établissements roumains suivent la ligne Prizren-Kustendil, et, au nord, nous ignorons jusqu'où ils sont parvenus au Moyen-Age: la toponymie à résonance roumaine au sud et à l'ouest de Rudnik *(Negrişor, Ma kat, Korona, Ursule),* de même que la constitution du „Starivlah" de Kopaonik jusqu'au mont Romania, au coeur même de la Péninsule, près de Sarajevo, toutes ces données nous autorisent, malgré l'absence de documents historiques, d'admettre un territoire habité de Roumains sinon d'une manière compacte, tout au moins avec des intermittences et une densité variable de sorte que nous constatons une région presque compacte entre Nich-Vranje et Prizren-Visitor, ayant un diamètre vertical considérable, alors que de Rudnik et de Kopaonik vers l'ouest, l'expansion ethnique roumaine ne pourrait être marquée que par une flèche. *Durmitor, Visitor, Micul, crucită, pitici, Surdul, Ursul,* voilà des noms et des mots qui attestent le caractère dialectal et le rapport avec les établissements de l'Hémus et de Pirot [4].

En partant de Kosovo et de la région située entre les rivières Lim, Tara et Piva, l'élément roumain déborde en deux directions: vers le sud-ouest dans la direction de la région montagneuse du littoral dalmate, entre Scutari et Raguse et dans la direction nord-ouest, vers la Herzégovine et la région de Né-

1 C. Jireček, *ouvr. cit.*, p. 123.
2 G. Weigand, *ouvr. cit.*, p. 40.
3 S. Dragomir, *ouvr. cit.*, p. 103 et la carte annexée ci-dessous.
4 S. Dragomir, *ouvr. cit.*, pp. 102-103.

https://biblioteca-digitala.ro

rétva. Une délimitation précise entre ces deux régions ne saurait se faire. Le premier groupe essaime en partant de la région située entre Prizren et le mont Visitor, le berceau du second se place sur les deux versants du massif montagneux qui porte aussi un vieux nom roumain, Durmitor. Les témoignages des documents du XIII-e au XV-e siècle attestent que l'élément roumain était bien représenté dans l'un et l'autre secteur. Dès 1280 des boyards et des nobles roumains sont attestés aux environs du lac Scutari, à côté de nobles serbes, latins et albanais. Au XV-e siècle, Gurcho Vrda (en roumain *urdă*, en albanais *urde*) de Cattaro trahit par son nom, son origine roumaine de même que *Gin Brinze* (en roum. *brânză, fromage*) dont on trouve le nom au cadastre du village de Rapista près de Scutari (1416) [1]. Le deuxième groupe a laissé plus de traces aussi bien du point de vue toponymique qu'onomastique; ses membres parlaient, en effet, le roumain dans un dialecte très proche du daco-roumain. Ils prononçaient *miel, mic, micul* (au pl. *mici; Miceni*, une partie du village), *crucita, merul, lepure, famelia* (dans le sens de maison, famille). Ils nous ont laissé les mots *tatul, muma, sora, cornet, alun, uşor, dos* et bien d'autres [2]. L'ancien „Zeta", le Monténégro d'aujourd'hui, l'Herzégovine, et l'ensemble de la région qui s'étend derrière le littoral de Dalmatie jusqu'à la rivière Nérétva doivent être considérés, à juste titre, comme ayant hébergé ces Roumains d'une façon permanente et pendant longtemps. Dans ce vaste territoire, la région comprise entre abljak et Stôk s'appelait encore au XV-e siècle *Donji Vlasi* (Vlachi inferiores) [1] et *Katunska-Nahija* aux en-

1 St. Novakovi , *Zakoski Spomenici srpskich dr aoa sred-njega oeka*, Beograd 1912, pp. 578-79. Sufflay Milan, *Srbi i Arbanasi* (Les Serbes et les Albanais), p. 76.

2 En ce qui concerne *miel, mic, crucita, merul, lepure*, voir Puşcariu, *Studii Istroromâne* (Études istro-roumaines) II, p. 274 et suiv., chapitre *„Cuvinte românesti în limba serbocroată"*. D'après Erdeljanovi dans *Katunska Nachija*, la famille s'appelle en serbe „famelja" (*Stara Crna Gora*, L'ancien Monténégro) p. 120). Tatulov Dô au village Ubao (Erdeljanović, *ouor. cit*, p. 528); *Muminovići (Naselja* 23 p. 506), tribu devenue turque à Zeta (de *muma*, mumin), *Sora* ou *sore*, lieu à Gradina (Erdeljanovi , *Stara Crna Gora*, pp. 99, 597). Dans le même endroit *Alunovići, Kornet* (pp. 61 et 171), *Dos* (pp. 99, 128, 605, colline au village de R ani Dol). *U ur*, le fils de de Ivan Boroevi (p. 301). Une fraternité chez Tomići; *Vušurovići* (p. 130), les descendants de U ur (en roum. *uşor*), qui a assassiné Radule Vlah, le riche berger, fondateur de l'église de Cetinje.

3 *Glasnik zem. Muzeja u Bosni i Hercegovini*, XXX 1918, p. 305.

https://biblioteca-digitala.ro

virons de l'ancienne capitale du Monténégro tient son nom du fait qu'elle a été habitée presqu'exclusivement par des „Vlahi“ [1].

Les Roumains de la Bosnie orientale, où les mentions historiques sont assez peu nombreuses, dépassent à peine la région de Starivlah et ceux qui sont plus près du littoral représentent un prolongement des établissements de la région située au sud et à l'est de Nérétva. [2] Vers le nord-ouest, ils sont en rapport avec les Roumains de la vallée de Cetinje qui se rencontrent depuis le XIV-e siècle à Vrlika, Sinj et Vélébit [3]. La chaîne ne se termine toutefois pas dans le „banat“ croate, à Vinodol et Tagliamento, mais passe au XV-e siècle en Istrie, où les derniers survivants de la population roumaine, prolongent, qui sait jusqu'à quand, l'agonie d'une langue deux fois millénaire [4].

On peut faire une seule objection à ces délimitations : elles se fondent sur différents éléments, à savoir des dates historiques, toponymiques, onomastiques anciens et nouveaux et, en outre, sur des interprétations discutables. Le devoir de l'histoire critique consiste justement à examiner tous ces éléments et à ne recevoir que ceux qui résistent avec succès. Sur notre carte, nous avons marqué par des signes particuliers, les localités roumaines, signalées à ce titre au XVI-e siècle ; la toponymie ancienne se distingue de la moderne; quant à l'onomastique, qui ne sert d'auxiliaire que là où il n'y a pas d'autre trace, nous l'avons, en attendant, laissé de côté.

1 St. Novaković, *Selo*, p. 43, interprète dans ce cas également „Vlahi“ par pasteurs, interprétation qui ne nous semble pas justifiée pour la région dont il s'agit.

2 Voir la carte annexée. Au sujet de la région de *Starivlah*, entre Kapaonik et Sarajevo, aucune information ne nous est parvenue du Moyen-Age. Son caractère de territoire habité éminemment par des Roumains semble avoir été de plus en plus reconnu par des savants serbes. Voir I. Cvijić, *La Péninsule Balkanique*, p. 313 : „la région de Stari Vlah (littéralement région des anciens Valaques)“. Au XVII-e s., le raïa autour de Novi Seher dans le Novi Pazar est dénommé „eflakan riajasy“ (1628) et la Vieille Serbie des environs de Kosovo Polje - „Istari eflak“ - c'est-à-dire roumaine. Voir *Glasnik zem. Muzeja u Bosni i Hercegov.*, XXX 1918, p. 300. A notre avis, les Roumains de Stari Vlah représentent une population qui a été déplacée à l'époque turque, de Kosovo Polje vers le nord et de la vallée de la Morava moyenne vers l'ouest.

3 S. Dragomir, *ouvr. cit.*, pp. 101—102.

4 *Ibid.*, pp. 45—50.

https://biblioteca-digitala.ro

II

La constitution de ce vaste ensemble de l'élément roumain dans la moitié septentrionale de la Péninsule des Balkans date d'une époque fort ancienne. C'est de l'an 976 que date la première mention des Roumains lorsque, selon Cedrenos, un enfant des tzares bulgares, David, a été tué par quelques Vlaques voyageurs [1] entre Prespa et Castoria à l'endroit nommé les „Beaux Chênes". Les „Vlaques voyageurs", ce sont des Roumains de l'Etat médiéval serbe qui s'occupaient du transport des marchandises et de l'acheminement des caravanes et formaient une classe que nous connaissons bien maintenant après son identification par Jire ek [2]. Ce n'étaient pas des Aroumains qui ont eu probablement aussi ce genre de voituriers, sans qu'on les désignât cependant sous le le nom de „voyageurs-oditai", mais bien des Roumains de la zone septentrionale, dans l'exercice de leur métier. Rien ne nous autorise à les considérer établis entre Prespa et Castoria [3]. Du point de vue chronologique, il y a lieu de mentionner, en 1019, des Vlaques, soumis à l'archevêque d'Ochride, dans toute la Bulgarie. Par „Bulgarie", on entend l'ensemble du territoire annexé par Basile II à son empire. Par conséquent, il ne s'agit pas seulement de la partie occidentale de la Macédoine ayant son centre à Ochride, mais aussi du nord danubien qui n'avait pas été incorporé jusque là. Pour être plus précis, il faudrait rappeler le territoire des 30 sièges épiscopaux à la juridiction desquels on avait soustrait les Roumains [4]. L'empereur créa aux Roumains de toute la Bulgarie une situation privilégiée en écartant la juridiction des évêques locaux [5]. Cette décision illustre également leur degré de

1 G. Murnu, *Istoria Românilor din Pind* (L'histoire des Roumains du Pind), p. 9 et suiv.

2 K. Jireček, *Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien* I, p. 70.

3 Ces voyageurs *(turmari-ponosnici)* parcouraient la péninsule d'un bout à l'autre. Nous avons des informations sur d'autres conflits qu'ils ont eus sur ces chemins; celui qui est le mieux connu est décrit par Jireček dans *Wlachen und Maurovlachen* p. 115. Une caravane de Vlaques attaque et pille des Ragusains qui avaient été battus par Radoslav Pavlovici (1430).

4 G. Murnu, *ouvr. cit.*, pp. 50—51; *Byzantinische Zeitschrift* II, p. 46. Cf. Ivan Snégarov, *Istorija na ochridskata archiepiskopija* (L'histoire de l'archevêché d'Ochride) I, Sofia 1924, pp. 52—63.

5. La justesse de cette interprétation est attestée par le fait que le roi serbe Etienne Prvovenčani a pris, en 1220, une mesure similaire en plaçant sous la juridiction de Žiča „aussi tous les Vlaques de ce royaume". Cf. St. Novaković, *Zakonski Spomenici*, pp. 571—5.

https://biblioteca-digitala.ro

dispersion [1]. Leurs établissements ne sont pas assez denses pour être à même de constituer un évêché avec une résidence propre, mais ils sont dispersés [2] dans „toute la Bulgarie". A côté du nombre réduit auquel on peut théoriquement conclure en partant du texte, le décret de l'empereur Basile II nous permet d'envisager le tableau ethnique roumain des XIII-e et XIV-e siècles comme existant déjà au début du XI-e. Il ne saurait même faire de doute que cette situation constitue un héritage de l'empire bulgare [3]. S'il en est ainsi, les Roumains de „toute la Bulgarie" représentent les établissements de l'Hémus et de la vallée de la Morava de même que ceux du mont Rhodope et de la vallée du Vardar et, enfin, les Vlaques établis sur le territoire situé au nord de Skoplje. On sait que les sources byzantines, Anne Comnène et Nicétas Choniatès, confirment pour le siècle suivant la présence de l'élément roumain dans la région de l'Hémus de même que plus au sud, dans la vallée de la Maritza et dans le Rhodope [4]. Dans la région du Prizren et au nord de Skoplje les documents se font attendre jusqu'en 1198 et 1220. Mais ce retard est compensé par les riches informations des chartes monastiques, données par les Nemanja [5]. Près de Scutari, les Roumains sont mentionnés pour

1 Les Vlaques ne constituent pas un diocèse clairement délimité, même lorsque on fonde pour eux un évêché propre. Quoiqu'il en soit, au XIII-e siècle, l'évêque vlaque avait sa résidence à Vranje d'où il est allé s'établir au cours des siècles suivants à Prilep d' abord, à Florina ensuite. La situation légale de cet évêché constitue un abattement de la norme canonique. Le fait d'avoir été toléré, voire même confirmé par Byzance et par le roi des Serbes ensuite, c'est là l'indice le plus certain qu'il s'agissait d'un droit acquis, légalement reconnu, aussi bien par les pouvoirs de l'Etat que par l'Eglise. Cf. S. Dragomir, *Vlahii din Serbia* (Les Vlaques de Serbie), p. 299.

2 Ivan Snegarov, *ouvr. cit.*, I, p. 63, dans la note 1: „(les Vlaques) étaient établis d'une manière sporadique sans être à même d'organiser pour eux un diocèse à part".

3 Cette opinion est notamment confirmée par l'interprétation de Snegarov, *ouvr. cit.*, p. 53-54, au sujet de la politique de Basile II à l'égard de la Bulgarie soumise et son souci de maintenir toute la législation qui avait été en vigueur sous le tsar Samuel. „C'est pourquoi il a accordé au peuple bulgare le privilège d'être administré par des chefs propres et selon ses propres coutumes".

4 C. C. Giurescu, *ouvr. cit.*, p. 118. Voir Choniatès chez Popa Lisseanu, *Dacia în autorii clasici* (La Dacie dans les auteurs classiques), p. 139: „ils habitent sur toute l'étendue du mont Hémus". Cf. G. Murnu, *ouvr. cit.*, p. 221.

5 St. Novaković dans *Zakonski Spomenici*, reproduit toutes les mentions se référant aux Roumains. Cf. notre étude *Vlahii din Serbia* (Les Vlaques de Serbie), p. 280 et suiv.

https://biblioteca-digitala.ro

la première fois en 1280 [1], et vers la même époque (1278) on en fait aussi mention sur le territoire de Raguse [2]. La grande ancienneté des établissements roumains le long du littoral est confirmée par le prêtre de Dioclée vers la deuxième moitié du XII-e siècle qui les connaît tout d'abord sous le nom de Maurovlaques [3]. Les noms reconnus comme incontestablement roumains non seulement par Jireček, mais aussi par Sufflay sont les suivants : *Negulus* à Zara Vecchia en 1070, *Draculus* et *Dedulus* près de Spalato, en 1080 [4]. Enfin *Radul*, mentionné à Tagliamento dans les années 1170-80, ferme la liste qui est plus éloquente que nous aurions pu le croire [5].

L'ancienneté des établissements des Roumains au nord de la Péninsule Balkanique est prouvée, en outre, par les informations que nous possédons sur les différents groupes qu'ils ont constitué au cours des temps. Ce n'est pas par la langue qu'ils diffèrent les uns des autres, mais par les formes de leur organisation sociale et la nature de leurs relations avec l'État dont ils sont les sujets. Les Roumains de l'Hémus disposent de cités fortes, fournissent des combattants et leurs chefs font la guerre aux Byzantins et sont à même de créer un nouvel empire avec une dynastie propre. Ils représentent, par conséquent, une population profondément enracinée dans le sol qu'elle habite ; en outre, elle vit en symbiose étroite avec la population slavo-bulgare [6]. Les Roumains de l'État médiéval serbe ne sont pas un facteur politique. Leur nombre répond à peine à un cinquième de la population du royaume. Mais les deux classes sociales dans lesquelles ils se rangent constituent cependant, à côté de l'agriculteur serbe, la source principale de revenu du pays. Dans la partie septentrionale de la Serbie

1 St. Novaković, *ouvr. cit.*, pp. 578-79.

2 K. Jireček, *Die Wlachen und Maurowlachen*, pp. 120-121.

3 Schwandtner, *Scriptores rerum hungaricarum, dalmaticarum, croaticarum et slavonicarum veteres et genuini*, Vienne 1748, p. 478.

4 K. Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters* (Denkschriften der k. Akad. der Wissenschaften I), Vienne 1902, pp. 38-41. Dans un privilège accordé aux évêques d'Arbe et de Nova en 1071, il est pour la première fois question de Maurovlaci, Wlacini (Iorga, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains) II, p. 340).

3 Thallóczy L., *Illyrisch-albanische Forschungen*, München-Leipzig 1916, I, p. 61.

6 N. Bănescu, *Crearea și caracterul statului Asăneștilor* (1185) (La création et le caractère de l'État des Assénides), Bucarest 1943.

https://biblioteca-digitala.ro

leurs établissements s'appellent toujours village, en serbe *selo*[1]; dans la région du Prizren cependant, à Kosovo Polje et dans la région des monts Sar, le hameau semble avoir été exclusivement la forme d'un établissement roumain[2].

Le hameau n'est pas un établissement passager mais stable. Sa stabilité peut être suivie dans les documents. Il est vrai que le berger roumain se déplace sans cesse, mais dans la plupart des documents serbes, les lieux de ses hivernages sont enregistrés,[3] ce qui est une preuve incontestable de leur mouvement périodique. Ce fait est même reconnu par Novaković qui, dans les Roumains, aurait préféré voir des nomades de Serbie plutôt que des hommes liés au sol. La transhumance est, par conséquent, le caractère essentiel de l'élevage roumain en Serbie, en Zeta, au Monténégro, en Herzégovine et en Dalmatie jusqu'au moment de l'arrivée des Turcs. Mais les Roumains ne sont pas seulement éleveurs de moutons, ils possèdent des bêtes à cornes et des chevaux et sont les voituriers du royaume et des couvents. Avec leurs caravanes de chevaux, ils transportent les marchandises de Raguse et apportent dans l'intérieur du pays le sel provenant des dépôts du littoral dalmate. Enfin, les Roumains de Serbie vivent sous le gouvernement de juges et de „cnez" et certains sont constitués en „fraternités"[4].

Les Roumains habitant près du littoral dalmate de Scutari

1 Il est vrai que les mentions de la région septentrionale sont plus tardives—XIV-e et XV-e siècles: *Vlasi Siljegovci* (1382), *Radinovci*, *Košarna*, *Vojkovci* (toutes de 1428) chez Novaković, *Zakonski Spomenici*, pp. 761-64 et *Spomenik Kralj. Akad.*, III, pp. 8-9.

2 St. Novaković, *Selo*, pp. 42-43, montre d'après Jireček (*Cesty po Bulharsku*, 20,220) deux villages en Bulgarie *Katunica* et *Katunica* et en Serbie le village *Katun*, dans le district de Kruševac, et un autre du même nom à Temnić. Ils marquent les points les plus septentrionaux de l'aire de dispersion du „*cătun*" - hameau, dans la partie orientale de la Péninsule Balkanique.

3 St. Novaković, *Selo*, p. 33: „Toutefois il faut supposer que leur mouvement ne dépassait pas la région du couvent bien qu'ils n'étaient nulle part établis d'une manière fixe, mais allaient avec leurs troupeaux d'un endroit à l'autre". Dans cette affirmation, l'auteur reconnait la transhumance, d'autant plus qu'il tient à souligner „que les uns allaient" de leur hivernage au pacage d'été „dans le cadre de la même région", et d'autres „passaient l'été dans les monts du voisinage et pour l'hivernage, ils partaient vers les plaines lointaines du littoral". Les hivernages des Vlaques sont cités fréquemment, en particulier dans l'ouvrage cité, pp. 33, 38, 39, 59.

4 *Ibid.*, p. 238 et suiv.

https://biblioteca-digitala.ro

à Nerétva, connaissent également le hameau en tant que forme exclusive d'établissement, mais ce qui les caractérise avant tout, est la vie organisée en tribus, chose que nous ne trouvons pas chez ceux de Serbie. Cela ne saurait être expliqué que si l'on y voit le résultat d'une symbiose très longue avec les tribus albanaises de ces régions. Les tribus roumaines occupent les pacages les plus riches, non seulement dans les montagnes, mais aussi au pied de celles-ci, le long des plateaux au climat plus doux. Ils sont ici exclusivement bergers et, en conséquence, portent des noms comme par exemple ce propriétaire d'une forêt à Visočka Nachija en Bosnie qui s'appelle *Brizja* [1]. Les noms qu'ils donnent respirent la nostalgie du berger: le mont *Durmitor* (le dormeur), un autre *Visător* (le rêveur), un autre encore *Tipitor* (s'assoupir) [2]. Les tribus elles-mêmes portent parfois des noms roumains pittoresques: *Alunovići, Stožerici, Gjindići, Goronjići, Visulovići, Bukurovići, Piperi* et même *Durutovići* [3]. Les „Mocani" (bergers) sont également présents: un village près de *Komani*, en Monténégro, s'appelle *Mokanje*, et une famille *Mokanić* [4], un lieu à Visoki est appellé *Mačugani*, de *măciucă* [5] (la massue).

Au XIV-e siècle, avant le danger turc, ils commencent à s'en aller vers le nord et le nord-ouest [6] M. Ilia Sindik, le savant

1 Milenko T. Filipović, *Visočka Nachija (Srp. Kralj. Akad. Naselja* 25, Beograd 1928), p. 609: une partie d'une forêt à côté du village Gornja Lipnica; un champ à Semeteš s'appelle *Brizja*, (p. 612), et *Brize* (p. 639), des parties qui délimitent la forêt du village Vrtilšče: toutes ces dénominations proviennent du roumain *brânză*, fromage.

2 S. Dragomir. *ouor. cit.*, p. 64.

3 Dr. Iovan Erdeljanović, *Stara Crna Gora (Naselja* 24, Beograd 1924): Alunović (p. 61). Les Serbes mahométans de la région de Mikulići (cf. rom. alun); Stažer, village à Kčevo (p. 146), cf. Mil. T. Filipović, *Vis, Nach.*, p. 415: Stožerci, champ à Čifluk, du roumain *stăjer;* Gjindići, village. (Filipović, *ouor. cit.*, pp. 280-23) du roum. *ghindă;* Goronići, région à Donji Zgoći (*ibid.*, pp. 622-23), roum. *goron;* Durutovići (aujourd'hui Golubovići), famille à Banjer, originaire de Nikšić (*ibid.*, p. 409). Visulovići (catunus Dobreci Visulovich, *Glasnik zem. Muzeja* XXX, p. 308, roum. *oisul*, Bucurovići (Filipović, *ouor. cit.*, p. 443), localité à Visoki; Piperi, voir S. Dragomir, *ouor. cit.*, pp. 110-111.

4 Dr. I. Erdeljanović, *ouor. cit.*, p. 163. Mokanje, village, la forme du pluriel „Mocani".

5 Mil. T. Filipović, *Visočka Nachija*, p. 443 (localité à Visoki).

6 Cela se voit clairement dans les actes de la ville de Raguse: Jireček, *Die Wlachen und Maurovlachen*, pp. 116-17 (1386-1377) et Gelcich-Thallóczy, *Diplomatarium Ragusanum*, pp. 709-10 (de 1390). Vladimir Skarić croit que la première vague de Roumains est venue de Bosnie avant la bataille de Kosovo *(Glasnik zem. Muzeja u Bosni i Hercegovini*, XXX, pp. 228-9).

https://biblioteca-digitala.ro

historien de Raguse, soutient dans un livre récemment paru que les villes dalmates accoutumait d'inviter de temps à autre les Roumains des environs à venir s'établir à l'intérieur des murs de la ville, afin d'augmenter de la sorte le nombre de la population romane et lui permettre de maintenir l'équilibre vis-à-vis du nombre toujours croissant des Slaves. C'est ainsi que s'expliquerait la présence de vieux noms roumains à côté de noms dalmates [1]. Les preuves apportées ne sont cependant pas convaincantes et nous nous en tiendrons à considérer les noms mentionnés du IX-e au XI-e siècle comme un témoignage de l'ancienneté de l'élément de toute la région. Selon le professeur Erdeljanović, par contre, l'on ne saurait croire que les Serbes eussent attendu la colonisation roumaine jusqu'au IX-e ou X-e siècle par exemple, pour apprendre de leur bouche les noms du Durmitor et du Visitor [2]. Ce géographe plein de mérite ajoute qu'il est absurde de supposer au sujet de ces régions, qu'elles eussent été tout à fait désertes, sans le moindre reste de leur ancienne population, alors que l'on sait qu'elles étaient civilisées et habitées. Sans le vouloir, le savant serbe confirme non pas seulement que les Roumains étaient aborigènes, opinion à laquelle il s'arrête comme représentant la seule solution possible, mais il montre la grande ancienneté des établissements roumains de cette région. Nous pouvons être tentés à descendre jusqu'à l'époque de l'occupation slave de ces régions, jusqu'au VII-e et VIII-e siècle si nous acceptions le raisonnement du savant serbe. En ce qui concerne cependant le nombre des Roumains de ces régions, il affirme à diverses reprises qu'il ne semble pas avoir été très grand et il se fonde sur les restes de la toponymie roumaine assez réduite, il est vrai [3]. Ici non plus nous ne sommes pas d'accord. Tout au contraire, il nous semble que beaucoup de circonstances plaident pour un nombre important de Roumains: on les rencontre à partir des temps les plus reculés sur un territoire étendu allant de Scutari-Prizren jusqu'à la région de Nérétva. Au XV-e siècle les documents de Raguse nous révèlent des douzaines de

1 Dr. Ilija Sindik, *Dubrovnik i okolina, Naselja*, 23, Beograd 1926, p. 68.

2 Dr. I. Erdeljanović, *Makedonski Srbi* (Les Serbes de Macédoine), Beograd 1925, pp. 17-19.

3 Dr. I. Erdeljanović, *Nekoliko etnikich problema kod Južnich Slovena* (zaseb. otisak iz *Zbornika radova posvećenich Jovanu Cvijiću*), p. 9.

https://biblioteca-digitala.ro

hameaux roumains et, enfin, beaucoup de grandes tribus monténégrines (Drobnjaci, Banjani, Rigiani, Belize, Piperi et Mugoši) ont à leur origine une souche roumaine attestée par les documents. [1]

Les Roumains de la vallée de Tzetina et du „Banat croate" présentent un aspect social tout à fait différent. Ce sont des agriculteurs, établis aux environs des villes, disposant d'anciens privilèges et vivant, pourrait-on dire, dans une „quasi autonomie" sous leur propres „chefs". Leurs „lois" valaques constituent une codification de droits et non pas un registre de charges et d'obligations, comme chez les Roumains de l'empire du tzar Douchan. Ils sont établis dans des villes et dans les hameaux et leur grands s'appellent „cătunari". Organisés en unités militaires particulières, ils servent fidèlement un certain nombre de seigneurs croates, de même que le „ban" du pays. S'ils ne vivent pas d'élevage comme ceux des régions situées au sud de Nérétva, ils possèdent quand même des troupeaux de brebis qui parcourent périodiquement le chemin entre le littoral avec son climat plus doux, et les montagnes de Vélébit ou le chemin qui va des monts, au nord de Fiume à Gacko [2]. A partir du XV-e siècle, poussés par les Turcs, les Roumains viennent du sud de plus en plus nombreux dans dans les territoires croates. Nous ne pouvons pas nous rendre compte en quelle mesure les nouveaux venus se mêlent aux Vlaques libres du Banat croate. Mais nous supposons que l'élément mobile qui, dans la seconde moitié du XV-e et au XVI-e siècle passe en Istrie, de même que les Uscocs de l'époque suivante, appartiennent plutôt à ces éléments migrateurs qu'aux paysans morlaques de Croatie [3]. Ils ont parsemé de „hameaux" le nord du „Banat" croate. Rački, le grand historien croate, localise au XII-e et XIII-e siècle le commencement des

1 Jireček, *Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien* (Denkschriften der k. Akad. d. Wissenschaften in Wien, B. LVI), Vienne 1912, p. 33, notes 1, 12, 13 et pp. 35, 36: Vlach de chatone de Dobrignaci; Vlachi de caton Dragasce de Bagnanj; Radoe Staveronich; Vlachus de Dromgnazi, Micien Clapcich, Vlachus de Drabnach; Vlachorum Belize. Cf. *Glasnik zem. Muzeja u Bosni i Herceg.*, XXX 1918, p. 307: Vlasi de Belize (au district Foča); p. 308 Vlasi Rigiani (à Grahovo). Une liste des hameaux roumains des environs de Raguse a été établie par Petar Skok et C. Truhelka. Voir *Glasnik zem. Muzeja u Bosni i Herceg*, XXX 1918, pp. 306-308.

2 Fr. Rački, dans *Starine* XIII: Notae Ioannis Lucii, pp. 211-268. *Archiv za povjestnicu jugoslavensku*, III, p. 141.

3 S. Dragomir, *Vlahii și Morlacii* (Les Vlaques et les Morlaques), p. 44.

https://biblioteca-digitala.ro

infiltrations roumaines en Croatie [1]. Quant à nous, nous croyons qu'il faut situer ce phénomène deux ou même trois siècles plus tôt, afin de pouvoir expliquer l'évolution de cet élément roumain dans sa nouvelle patrie.

III

La première conclusion qui se dégage de cet exposé, c'est que la diffusion des Roumains dans les Balkans au XIII-e et XIV-e siècle est beaucoup plus ancienne et date au plus tard du X-e siècle. Si nous tenons compte des constatations de Jire ek et de Sufflay, nous pourrions aller plus loin en descendant jusqu'au IX-e siècle. L'étude critique de l'élément roumain dans la Péninsule Balkanique exclut donc deux des thèses sur lesquelles se fondent les deux cartes hongroises : l'époque où sont situés les mouvements roumains et la direction de ces déplacements. Localiser au XIII-e ou au XIV-e siècle les migrations roumaines allant des Balkans en Transylvanie équivaudrait à ignorer tout-à-fait la situation politique et ethnique des états slaves au sud de Danube. Ni les tsars roumano-bulgares, ni les rois serbes n'auraient permis la diminution du potentiel humain de leur pays par une émigration qui aurait dû être massive. L'histoire de ces peuples ne connaît pas un pareil évenement qui n'aurait pas pu passer inaperçu. La densité trop peu importante de ces établissements roumains de Bulgarie et de Serbie au XI-e siècle ne nous permet pas non plus de soutenir la possibilité d'un mouvement d'émigration, après la conquête de l'empereur Basile II. Au cas où les Daco-Roumains seraient venus des régions situées au sud du Danube, ils n'auraient pas pu en partir, en conséquence, avant 1019.

Un examen plus détaillé du problème nous rapprochera encore plus de la vérité. Afin de suivre cependant d'une manière méthodique cette vérité, il faut revenir de nouveau à la carte géographique et à nos constatations critiques. En regardant la carte quelques soient ses lacunes, il est impossible de considérer les établissements des derniers siècles du Moyen-Age comme représentant le territoire où sont nés le peuple et la langue roumains. Dans un espace aussi étendu, dans des regions différenciées par des conditions multiples d'ordre géographique, politique et culturelle, une langue unitaire ne saurait naître et se

1 Fr. Rakl, *La Croatie avant le XII-e siècle* (en langue croate) dans *Rad*. LVII 1881, pp. 138 – 147.

https://biblioteca-digitala.ro

développer. Les langues slaves et, en particulier, les dialectes de la langue serbo-croate représentent à cet égard une preuve éloquente. Mais, même en faisant abstraction de l'exigence de l'unité qui nous apparaît toutefois comme un point définitivement acquis, toute une série de moments nous oblige à considérer l'espace de dispersion de l'élément roumain dans les Balkans comme représentant précisément le résultat d'un long processus historique.

Tout d'abord, la tradition historique elle-même nous incite à adopter cette opinion. Cecaumenos emmène les Aroumains des régions situées au bord du Danube et de la Save au XI-e siècle à travers la Rascie [1]; il croit donc dans un mouvement du nord au sud. Le prêtre de Dioclée, qui vit dans la seconde moitié du XII-e siècle attribue aux Maurovlaques comme lieu d'origine la „province des Latins" [2], par laquelle on ne peut comprendre que les territoires romanisés du nord de la péninsule, et cela d'autant plus qu'il attribue leur déplacement à l'invasion des Bulgares. Enfin, l'auteur anonyme de la description géographique de l'année 1308 croit savoir, lui-aussi, que la grande masse des Roumains habitant la Macédoine, est venue du nord au sud, chassée par les Hongrois [3].

Cette tradition se fonde sur une réalité historique trop bien connue. L'invasion slave a poussé les éléments autochtones du nord vers le sud et de l'est vers l'ouest. L'expansion politique bulgare du IX-e et X-e siècle a déterminé la même direction des courants de migration.

Il est vrai que ni les sources historiques concernant le territoire bulgare ni celles de Serbie ne nous ont conservé une information quelconque sur les mouvements de la population roumaine. Les Roumains de Byzie qui apparaissent aux environs de Constantinople et sont transférés en Asie Mineure appartiennent à la fin du XIII-e siècle [4], tandis que les Vlaques descendus vers l'Athos et établis

1 G. Popa Lisseanu, *Dacia în autorii clasici* (La Dacie dans les auteurs classiques), II p. 123.

2 Schwandtner, *Scriptores rerum hungaricarum*, etc. III, p. 4-8.

3 G. Popa Lisseanu, *Izvoarele istoriei Românilor* (Les sources de l'histoire des Roumains) II, p. 17.

4 G. Popa Lisseanu, *Dacia în autorii clasici* (La Dacie dans les auteurs classiques), II, p. 165 (d'après Pachimères). Iorga les situe au XI-e siècle en s'inspirant de Philipe Mayer. Même s'il en était ainsi, les Vlachorinchiniens du VIII-e siècle sont une invention tardive d'une chronique monacale et une aberration regrettable de l'historiographie roumaine contemporaine.

https://biblioteca-digitala.ro

passagèrement là-bas, appartiennent au siècle suivant [1]. Ceux-ci ont été peut-être des Aroumains, alors que ceux de Byzie représentent, sans aucun doute, un groupe avancé de Roumains partis de Thrace. La carte nous montre que les Roumains du Rhodope, de même que ceux de la vallée de la Struma, s'étaient détachés de la branche nordique. C'était là ou bien le résultat d'une expansion pastorale ou bien celui de la poussée d'une vague d'envahisseurs. Nous interprétons de la même manière la situation des Vlaques d'Anchialos et de Mesembrie, ainsi que de ceux de la vallée de la Maritza. Ils se trouvent tous dans un territoire qui, à l'époque de la formation du peuple roumain, appartenait à la zone grecque ; c'est pourquoi on ne saurait les considérer comme aborigènes.

Malgré tous les efforts de Novaković, désireux de prouver que les Roumains de la Serbie médiévale étaient des nomades, il n'a même pas réussi à découvrir une seule mention témoignant d'une colonisation ou d'un déplacement d'un lieu à un autre. Un seul document admet la possibilité d'un déplacement roumain : lorsque Etienne Nemanja fait don, en 1098, au couvent de Chilandar, des Roumains établis dans une région récemment prise aux Byzantins, il prend toutes les mesures afin d'empêcher que ces Vlaques ne se réfugient dans le territoire de son fils, le grand maître de la Serbie, c'est-à-dire qu'ils n'aillent de Prizren vers le nord-ouest [2]. Parmi les Roumains des couvents serbes, l'un se nomme *Dunao*, l'autre *Kuman* [3], ce qui montre, sinon une origine septentrionale, tout au moins une influence du nord; *Bugarski Katun* (hameau bulgare), cité dans la donation du couvent de Banja [4] au début du XIV-e siècle, indique la Bu garie comme pays d'origine. Les Roumains sont peut-être venus récemment d'une région soumise au deuxième empire bulgare. Les „Vlasi Sremljani" du couvent De ani (1330) indiquent leur origine de la région située plus au nord, de Sirmium, de ces Roumains dont le village existe encore

1 N. Iorga, *Istoria Românilor din Peninsula Balcanică* (L'histoire des Roumains de la Péninsule Balkanique), Bucarest 1919, pp. 17-18.

2 St. Novaković, *Zakonski Spomenici*, pp. 384-385.

3 Kadlec Karel, *Valuši a vala ské pravo*, Prague 1916, p. 446, cite l'ouvrage de Sreznevskij, *Seedenija i zametki* (1879): „ni prachtor ni knez", ni prachtori ni kneze, sans indiquer de quelle région de la Bulgarie il s'agit, ni de quelle époque.

4 S. Dragomir, *Vlahii din Serbia* (Les Vlaques de Serbie), p. 286.

https://biblioteca-digitala.ro

aujourd'hui[1]. Mais bien que Jireček n'hésite pas le moins du monde à accepter cette interprétation, à savoir l'explication des dislocations de Sirmium jusqu'à l'extrémité méridionale du Visitor, elle nous paraît tout au moins sujette à caution. Les documents de Raguse nous permettent ensuite de constater le mouvement de migration des Roumains au XIV-e et XV-e siècle, époque où elle paraît être assez intense. En 1332, un moine prend vis-à-vis des citoyens de Raguse l'obligation de convaincre les Roumains de 50 hameaux à s'établir sur leur territoire[2]. Les Roumains ne sont pas seulement venus à Stagno pour l'hivernage de leur troupeaux de moutons, mais certains s'y sont même définivement établis (XIV-e siècle)[3]. Le mouvement des populations des environs du littoral est mentionné en 1461 par Stjepan Tomašević, lorsqu'il fait une donation en Buljina qui se trouve au sud de Stôc: „un hameau de Vlaques qui sont dans le pays et tous ceux qu'il trouvera en outre"[4]. Ce dernier témoignage date cependant de l'époque où les migrations de la population vers le nord, sont provoquées par la pression des Turcs, bien que elles ne s'intensifient que vers la fin du siècle et au cours du siècle suivant. Une étude de Vladimir Skarić, au sujet de l'origine de la population du nord-ouest de la Bosnie, nous montre qu'il a existé, en fait, aussi au cours des siècles antérieurs aux conquêtes turques, un mouvement permanent allant de l'est vers le nord-ouest, mouvement qui n'englobait pas seulement la population serbe, mais aussi les Roumains. L'ancien directeur du musée de Sarajevo, en essayant d'établir la filiation de cette région de la Bosnie, a apporté une preuve absolument certaine au sujet du mouvement de migration des Roumains allant de l'est vers l'ouest et du sud-est vers le nord-est. Ainsi, le village Ardomelje, situé dans la région Ljubu k et ses „*Vlasi Hardomilići*", mentionnés par le voévode Iuraj en 1434, ont leur origine à Ku i dans le Monténégro[5]. Les

1 S. Dragomir, *Vlahii şi Morlacii* (Les Vlaques et les Morlaques), p. 8.

2 S. Dragomir, *ouvr. cit.*, p. 2, d'après *Monumenta Slavorum Meridionalium*, XXIX, p. 355.

3 K. Jire ek, *Die Wlachen und Maurovlachen*, pp. 116-117.

4 *Glasnik zem. Muzeja u Bosni i Hercegovini*, I, 3, pp. 77-78. Povelja Stjepana VII Tomaševića (18 sept 1461).

5 Vladimir Skarić, *Porijeklo pravoslavnoga naroda u sjeverozapadnoj Bosni* dans *Glasnik zem. Muzeja u Bosni i Hercegovini*, XXX 1918, pp. 221, 239.

https://biblioteca-digitala.ro

Drobnjaci du Monténégro sont partis de Kosovo où, entre Ferizović et Stimlje, une colline porte leur nom. Un peu plus au sud, dans „Skopska Crna Gora" au sud-est de Kačanik existe également un Drobnjak. Etienne Tomić, qui a étudié les Drobnjaci, soutient qu'il est hors de toute question que les Drobnjaci du nord (1376) sont les colons des précédents [1]. Au nord-ouest de la plaine de Gacko se trouve un village nommé Nadinići. Ses habitants sont certainement partis du hameau vlaque de Golubovatz. En effet, à la limite de ce dernier, la charte de Etienne Douchan mentionne un endroit nommé : „Nadich-nin Laz". Selon Skari , ce n'est pas là une coïncidence, mais il apparaît comme certain que les Roumains des environs de Prizren sont allés vers Gacko [2]. Les Vlaques *Banjani*, mentionnés au XIV-e siècle, près de Raguse, ont vécu autrefois aussi au sud du Monténégro d'où ils sont partis vers le nord : aujourd'hui, une région entière de cette province s'appelle Banjani [3].

Les habitants de Rigjane, village près de Knin, sont venus des environs de Risno et sont, semble-t-il, identiques aux „Vlasi Rigjani" du XIV-e siècle. [4] Les „Vlasi Podcrnji" des environs de Cattaro (1438) se sont transférés en Bosnie sous Kamešnica [5]. Les Mirilovi i, une fraternité du Monténégro, mentionnée au XV-e siècle, s'est établie plus au nord prés de Sebeniko, dans la paroisse de Baljka [6]. Les Oparnice, une famille des paroisses de Gerzov, Bara i, Gornja et Varcar et le clos d'Oparica, à Dolnji Ratkov, circonscription de Ključ, rappelle le village Opari e dans la région de Levće dans la Serbie orientale. Sur la route entre Levće et cette région se trouve, dans les montagnes du Travnik [7], le village d'Opara. Ajoutons que la célèbre voévode Radivoje Oprašić (1450—1500) descendait également de ces Roumains [8]. Les Vlaques Bobani, du voévode Sandalj (1428), étaient

1 *Ibid.*, p. 229.

2 *Ibid.*, p. 231.

3 Taor, région du Sandchak de Skoplje entre les rivières Pcina et Vardar, est rapproché par Skari de Taure, nom d'une famille de Lescovitza, village à Colubara, de *Taorći*, famille à Milutovac, à Temnići et de *Tachorski Brijeg*, de la circonscription Srebrnica en Bosnie.

4 *Ibid.*, p. 240.

5 *Ibid.*, p. 240.

6 *Ibid.*, p. 240.

7 *Ibid.*, p. 246.

8 *Glasnik zem. Muzeja* I, 4 (1889) p. 78. Inscription d'Oprašić (c. 1450—1500).

https://biblioteca-digitala.ro

établis en Herzégovine, d'où ils étaient venus de la région méridionale du Durmitor [1]. Aujourd'hui, ils sont à Sovici, en Bosnie. Skarić croit qu'un certain nombre de Roumains de Vélébit et de Cetinje sont des descendants des Vlaques, transplantés de Herzégovine par le tzar Etienne Douchan. Un Roumain de Croatie (1436) s'appelle Toma Aladinić et c'est exactement le nom d'un village de la région de Dubrava en Herzégovine [2]. Mais un nom semblable ne se trouve nulle part sur le territoire serbo-croate. Il s'ensuit que Tomaš appartenait à la famille même du fondateur du village Aladinić. Un intérêt particulier présentent deux autres villages: Pilatovci et Burazeri. Les Pilatovci sont des Roumains bien connus au XV-e siècle par les documents de Raguse. Ils sont partis là-bas venant de Kopaonik du Sud. Ils sont établis aujourd'hui au Monténégro dans Oputna Rudina [3], où ils habitent un village du même nom. Les noms des Burazeri de Dubitza dans la Bosnie du nord-ouest ont gardé le rhotacisme roumain d'autrefois, soit qu'on leur dise Burazeri (bună seara, bonsoir) soit qu'ils s'appellent Burazori (bune-zori, bonne aube). Comparez la dénomination Zlojutro à Kući dans le Monténégro que Skarić identifie avec la famille Bunazertovići de Temnici dans la région de la Morava, originaire de Toplitza en Serbie orientale [4]. Il existait par conséquent dans la région de Morava, non loin de Nich, une région où le rhotacisme est un phénomène habituel. C'est de cette région que sont problement partis aussi les autres Roumains ayant des noms rhotacisés et si ce n'était pas le fait du hasard, il serait caractéristique que *Sarebire*, près de Drina, ne peut être localisé que dans cette zone septentrionale. C'est également à cette région qu'appartient probablement aussi Petar *Smantare* qui est allé de Lika à Dubovatz [5]. Ces constatations sont suffisantes pour nous convaincre que quelqu'anciens que soient les établissements roumains des régions occidentales de la Péninsule Balkanique, ils sont dûs quand-même à une expansion et ont eu lieu dans les siècles lointains du Moyen-Âge. Ils sont, comme nous venons de le dire, le résultat d'un long processus historique, dont les con-

1 Skarić, *ouvr. cit.*, p. 240.
2 *Ibid.*, pp. 234-5.
3 *Ibid.*, p. 232.
4 *Ibid.*, p. 257.
5 S. Dragomir, *Vlahii și Morlacii* (Les Vlaques et les Morlaques) p. 62.

https://biblioteca-digitala.ro

ours sont encore déchiffrables. Le mouvement de l'est vers l'ouest paraît assez clair mais on peut distinguer aussi facilement les routes qui conduisent vers Kosovo et le Durmitor. Skaric est d'avis à cet égard que les chemins des bergers ont proprement servi de route de migration. Il a probablement raison car on ne saurait expliquer autrement cette lente et très longue expansion,

Mais les conclusions de Skarić, vérifiées également par l'identité du „saint patron" que fêtent invariablement toutes les familles orthodoxes serbes, même celles qui descendent de Roumains slavisés, nous permettent d'établir d'une façon plus précise le chemin parcouru jusque dans la vallée de Tzetina et le Banat croate. Les Morlaques et les Istro-Roumains doivent être considérés à juste titre comme ayant constitué l'avant-garde du mouvement qui, parti de la région de Morava, est allé d'abord vers l'occident en bifurquant après vers le nord. La toponymie du territoire situé au sud et à l'ouest du Rudnik, dont nous n'avons pas de mention documentaire, nous conduit ainsi d'*Ursule* et *Negrisor* par *Ma kat* à *Pirlitor*—autant de noms véritablement roumains — et de là vers le bassin de Durmitor [1].

A une époque plus récente a paru la vaste recherche anthropogéographique que Milenko S. Filipovi a consacré à la région de Visoki [2], région située à l'ouest de Sarajevo. L'auteur étudie avec beaucoup d'intelligence le problème des Vlaques de Bosnie et apporte toute une série de preuves de leur existence dans le vieux Visoki. Les unes sont convaincantes (Vlahinja, Vla kovo, Vlahova-Gora, Koronatje); les autres sont discutables (un champ Andresko, un autre Bakule, puis Batu e, Vijalje, Komini, Kangjelo, Rumaneta etc.) La région possède incontestablement des traces anciennes de Roumains, moins que „Stara Crna Gora". Elles sont surtout plus dispersées: Antul, Bukurovići, Goronja, Durme, Durmići, Mel, Mičanovići, Radulovići, Stožerci et sûrement Brize, Brizja, Brizje (roum. brânză-fromage) [3].

1 Voir la carte annexée à la fin de cette étude de même que S. Dragomir, *ouor. cit.*, p. 105.

2 Milenko S Filipovi dans *Naselja*, tome 25, pp. 191-648.

3 *Ibid*, *Antul* (p. 484), *Bukurovići* (p. 4 3) et *Radulovići* (p. 487) sont des noms roumains que l'on rencontre aussi dans d'autres régions de la péninsule. *Mel* (région de la Bosnie, mentionnée en 1244, *ouor. cit.*, p. 197) correspond à *Mijel* près de Mora a (S. Dragomir, *ouor. cit.*, pp. 110-111) et c'est, selon Puşcariu, *Studii Istroromâne* (Etudes istro-roumaines), II, p. 290, un pluriel

https://biblioteca-digitala.ro

Les Roumains d'ici sont originaires de Herzégovine comme ceux de Sarajevo sont une prolongation du Starivlah.

Dans la partie nord et nord-ouest de la Bosnie, il existe encore un vaste espace où la vague roumaine n'a pénétrée ni après les Turcs. L'expansion vers Vélébit n'a donc pas pu se faire à travers ce territoire. Il est plus probable que la route des Roumains a passé au nord du Durmitor et de là elle s'est inclinée vers le cours supérieur de la Nérétva.

IV

En constatant ces phases de l'évolution, il semblerait que nous sommes en bonne voie pour construire une nouvelle hypothèse. Mais aussi longtemps que nous nous appuyons sur les résultats contrôlés par une recherche critique due à des savants d'une grande autorité, nous ne croyons pas abandonner le terrain des réalités incontestables. La conclusion que nous sommes en droit de tirer ne saurait être autre que celle qui constate que le tableau de la dispersion géographique des Roumains des Balkans du XI-e siècle au XV-e siècle est en effet le résultat d'un long processus qui, tout au moins en ligne générale, était terminé au début du XI-e siècle. Dans la partie occidentale de la péninsule le mouvement a continué jusqu'à l'occupation turque, après laquelle il a pris un développement tout à fait inattendu: les Roumains cessent d'exister en tant que peuple ayant une langue propre.

En établissant ces vérités, il faut que nous restreignons le territoire de formation des Roumains de la Péninsule en le réduisant à un espace géografique qui nous permette de déduire leur évolution ethnique et linguistique. Mais avant d'essayer de reconstruire les lignes générales de cette „patrie primitive des Roumains" telle qu'on la suppose, nous nous voyons obligés de soumettre à une analyse critique l'aspect du territoire situé dans le voisinage immédiat du Danube.

Des Roumains isolés ont existé au cours du Moyen-Age dans toute la région située au sud du grand fleuve, bien que les sources historiques n'apportent à leur sujet que peu des choses. Dans une partie de ces régions de nouveaux éléments roumains sont entrés à partir du XVI-e siècle, éléments venus de la rive gauche. Leur zone de pénétration peut être suivie aussi bien sur

ancien de *miel*. Mičanovići (p. 487) de *mic*, pl. *mici*; *Mićić* (une région, p. 398), cf. *Mićen* en Zeta (*Naselja* 23, pp. 448-50), la partie orientale de la ville de Podgorica, l. Morača. La racine de deux dénominations *Durme* et *Durmići* est évidemment roumaine. Les autres noms ont été cités ci-dessus.

https://biblioteca-digitala.ro

la rive gauche de la Morava. La toponymie au sud de Belgrade et à l'ouest de la Drina contient encore d'anciens éléments[1] qui ont eu probablement leur origine aussi dans la région de la Morava Il existe même un témoignage du XVI-e siècle, l'itinéraire de Kuripešić (1530) qui dit au sujet des Cici qu'ils sont venus de Semendria et de Belgrade[2]. Il croit toutefois que ce sont de Serbes. Une bonne partie d'entre eux était certainement „serbisée", mais les autres qui sont allés vers l'ouest sont peut-être les auteurs des toponymes que nous avons rappelés au sud de mont Vlasić, à droite de la Drina. Qu'une pareille expansion roumaine allant de l'est vers l'ouest ait existée au cours des siècles précédants sur la rive droite du Danube. cela a été prouvé par les recherches de notre regretté collègue Drăganu[3]. Je ne sais pas combien de traces de la romanité découvertes par lui en Pannonie et Sirmium resteront définitivement acquises pour la science. Une chose cependant reste certaine à la suite de ses recherches, c'est que un courant de migration de l'élément roumain, passé inaperçu aux yeux de l'histoire, courant qui vient de quelque part, d'un noyau qui se trouve sur la rive méridionale du Danube, atteint aux XI-e et XII-e siècles les régions septentrionales de la Pannonie.

De la sorte, nous revenons de nouveau à l'époque de la domination bulgare du IX-e au X e siècle qui fut favorable à l'expansion de l'élément roumain. Mais nous arrivons aussi à la région comprise entre la Morava et le Timoc qui constitue peut-être la clef de tout le problème. Un examen critique de son histoire présente donc pour nous le plus grand intérêt.

Le territoire entre le Timoc et la Morava est un ancien centre roumain, étroitement lié à l'époque de formation du peuple roumain. Les deux Dacies sur la droite du fleuve (Dacia Ripensis et Dacia Mediterranea) et la Mésie supérieure ont appartenu jusqu'au VII-e siècle au territoire romanisé de la même manière que ce fut autrefois la cas pour la Dacie de Trajan. Mais elles ont eu la chance de rester un temps plus long dans la cadre de l'Empire, bien qu'elles aient beaucoup souffert en raison des incursions incessantes des barbares. En tout cas, lorsque le territoire de la Dacia Ripensis

1 S. Dragomir, *Vlahii și Morlacii* (Les Vlaques et les Morlaques), p. 35 et la carte annexée.

2 *Rad*, 56, pp. 162 et 164.

3 N. Drăganu, *Românii în veacurile IX-XIV pe baza toponimiei și a onomasticei* (Les Roumains aux IX-XIV-e siècles sur la base de la toponymie et de l'onomastique), Bucarest 1933.

https://biblioteca-digitala.ro

apparaît de nouveau à la lumière du jour, son aspect ethnique paraît avoir été profondément modifié. Ce sont les Slaves qui constituent la grande majorité de la population et de la population romanisée d'autrefois n'ont survécu que quelques restes complètement transformés. Jireček est d'avis que dans la Dacia Ripensis le pouvoir de résistance de l'élément roman a été particulièrement fort, ce qui ressort du fait que la toponymie d'un grand nombre d'anciennes dénominations a été conservée (Timacus=Timoc, Florentiana=Florentin, Castellum=Kostolac, ensuite Lom, Ogost, Iskăr, Vid, Osăm, Iatăr, Vidin, Niküp, Trojan, etc.) [1]. Il est vrai que ces noms attestent le contact immédiat entre la population romane et la population nouvellement venue des Slaves, contact qui a eu lieu à l'époque même de la formation de la langue roumaine. Lorsque ce processus prend fin, le bloc vigoureux d'autrefois n'existe plus et les nouvelles formations roumaines, déchues du point de vue politique et social, représentent maintenant des restes dispersés et trop faibles pour qu'ils puissent imposer partout le phonétisme de leur langue. C'est pour cela que dans la région du Danube, une seule localité, Smederevo (de Sânmedru) garde son phonétisme, [2] et le village Bunei (1382) garde même son nom roumain [3], alors qu'à l'intérieur, à partir de Sofia vers l'ouest, au=delà de la frontière bulgaro=serbe, la chaîne des localités portant de vieux noms roumains s'étend comme un chapelet ininterrompu [4].

La région du Timoc n'a point la chance d'être étudiée à ce point de vue d'une manière plus détaillée car ni la domination byzantine ni celle des Bulgares nous a laissé des informations plus riches. Toutefois, en l'absence de témoignages nombreux, il y en a cependant de concluants qui attestent que la vie roumaine s'est maintenue dans cette région sans interruption, en illustrant en même temps le rôle que les Roumains ont assumé ici dès les temps les plus anciens.

C'est chez le moine Ansbertus [5], l'un des meilleurs informateurs de l'itinéraire suivi par Barberouse dans l'expédition de

1 K. Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens*, I, p. 33.

2 De *Sâmedru* (Sanctus Demetrius) cf. P. Skok, dans *Zeitschrift f. rom. Phil.*, XXXVII 1914, p. 552; cf. aussi S. Pușcariu, *Studii Istroromâne* (Études istro=roumaines), II p. 294.

3 *Glasnik Srpskog Učenog Društva*, XXIV, p. 260.

4 Voir la carte annexée ci=dessous.

5 *Fontes Rerum Austriacarum (Scriptores)*, V. B., Vienne 1863, p. 20.

https://biblioteca-digitala.ro

1189, que nous trouvons la première mention à leur sujet. C'est à Brani evo que les croisés se sont arrêtés avant de prendre la route pour Constantinople. Mais, après avoir quitté la forteresse à l'embouchure de la Mlava, ils ont été surpris dans la très longue forêt de Bulgarie par le voévode de Brani evo au service duquel il y avait, à côté d'autres nationalités, aussi des Roumains. Les croisés se frayèrent un chemin à travers leurs ennemis dans des conditions fort difficiles avant d'arriver à Nich. Mais on sait qu'une partie de la „forêt de Bulgarie" par où passait la vieille route, était située sur le territoire qui nous intéresse et le rôle joué par les Roumains aux côtés du „duc de Brandiz" atteste leur existence ici, ainsi d'ailleurs qu'au delà de Nich où, en compagnie des troupes grecques, ils attaquèrent également les croisés *(ab hostibus Graecis et Flachis)*.

C'est à peine sous le roi Dragutin que les Serbes se sont rapprochés de la région entre le Timoc et la Morava en essayant de la ravir aux voévodes bulgares Drman et Kudelin. Mais ce n'est que sous son successeur Milutin (1292) qu'ils réussirent à l'annexer dans sa totalité [1]. Jusqu'alors, tout en faisant partie des possessions bulgares, la région manifeste de temps en temps des tendances très nettes d'indépendance. En soulignant le fait que Constantin Porphyrogénète désigne la vallée de la Morava comme étant un pays indépendant, Novakovi se voit obligé à reconnaître que „les tribus qui habitaient la région de la Morava de même que celles des vallées du Timoc, de la Mlava ou de Pek (Pincus) manifestaient des tendances particularistes probablement en raison de la diversité de leur formation ethnique" [2]. Mais dans cette région la „diversité" ne pouvait être produite que par la présence de l'élément roumain. C'est pourquoi le Hollandais Van Wijk, constatant que parmi les Slaves, Bulgares et Serbes s'est placé, dès les premiers siècles de leur établissement dans la Péninsule Balkanique, un élément étranger qui empêchait le contact direct entre eux et la région danubienne, a pensé à juste titre aux Roumains [3].

Les documents des rois serbes concernent au cours des siècles suivants en premier lieu des régions qui entourent celle du Timoc. Au nord-ouest de Nich, dans le district de Kruševac,

1 K. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, Gotha 1911, p. 335.

2 St. Novaković, dans *Archiv für slavische Philologie*, 34, p. 206.

3 S. Puşcariu, *Etudes de linguistique roumaine*, Bucarest 1937, p. 63.

https://biblioteca-digitala.ro

les Roumains sont mentionnés en 1382 à Siljegovci, de même qu'en 1428, dans le district de Kučevo, les villages roumains de Radivoevci et Ko arna. Que l'élément roumain ait été répandu au Moyen-Age dans ces régions voisines, c'est ce qui nous est attesté par les noms roumains que portent les rivières, les monts et les collines : *Migiora, Peris, Vlahova, Mergelat, Vla ko-Polje, Aratova, Serbanoci, Ursulica, Bandul, Singurica „ioul" Potok* et d'autres au département Knja evac, sur le cours supérieur du Timoc[1] qui est intimement lié d'une part aux régions de Pirot et de la vallée de la P ina et, d'autre part, des établissements massifs des Roumains entre le Timoc et la Morava. Sur la vallée de la Pčina, c'est-à-dire beaucoup plus au sud, nous rencontrons les noms toponymiques suivants: *Surdul, Mutulovici, Ratunda, Peros, Kornişor, Kampur, Mar ini.* Et dans Vla ka Planina, des montagnes roumaines à la vieille frontière entre la Bulgarie et la Serbie, la commune Valniš garde un phonétisme (Valuniš du roumain *alunis*) dont l'ancienneté est estimée par le professeur Beli de Belgrade comme allant bien au delà du XII-e siècle. C'est également ici que se sont maintenus, comme l'a montré notre collègue Emile Petrovici, le vieux nom roumain *Runios*, et, à côté de Bela Palanka, le nom du village *Nişor*[1]. En ce qui concerne le territoire entre la Morava et le Timoc, voici quelques exemples d'anciens noms roumains : *Geana, Bačevița, Serbanovac, Valakone* (de *Valea cu Ani*, la vallée des années), et les noms des monts *Micul* et *Clențărușul*[2]. Une forme plus nouvelle peut être reconnue dans *Cornet, Curcani, Curmătură, Tanda, Gegerați, Lacu, Pârlita, Topona*[3]. C'est pourquoi l'érudit prince de Moldavie, Démètre Can-

1 *O seamă de toponimice românești din regiunea Nișului* (Quelques toponymes roumains de la régi n de Nich), dans *Dacoromania* VIII, pp. 182-85.

2 Je ne connais pas sur le territoire daco-roumain le nom *Geana. Bacevica* et *Serbanovac* sont des noms fréquents dans la toponymie des Roumains des Balkans. *Valakone* (de *Valea cu ani*) est une formation plus ancienne. Dans *Micul* et *Clențărușul* l'article *ul* indique une origine plus ancienne car dans le Banat nous ne trouvons une pareille forme que jusqu'au XV-e siècle; cf. au département de Timiș: *Bratul*falva (mais Brato-kenézfalva), *Corbul, Lupulfalva, Radulenți*; ce sont là les seuls noms que nous enregistrons à la suite de Csánki Dezső, *Magyarország történelmi földrajza a Hunyadiak korában*, Budapest 1897, II, pp. 30, 46, 49 et 59 dans cette partie du Banat où l'on recontre aussi des noms non-articulés : Barbfalva (p. 25), Dankkenézfalva (p. 33), Radfalva (p. 59), Zsurkfalva (p. 62). Il semble que la forme articulée commence à disparaitre dans les noms du Banat à partir du XV-e siècle.

3 Les noms sont empruntés à l'étude de T. Trâpcea citée ci-dessous.

https://biblioteca-digitala.ro

temir, s'est cru justifié d'affirmer que les Roumains d'au delà du Danube „sont les mêmes Roumains que ceux de Trajan", de même que les Cutzovlaques du pays grec et les Moldaves ou les habitants de la Valachie[1]. Une chronique serbe anonyme parlant[2] des luttes entre les fils de Bajazet, raconte qu'un des frères, Moussa, est venu dans les „régions danubiennes" et y a rassemblé un grand nombre de Roumains, Serbes et Bulgares. Cette énumération prouve qu'il s'agit de la région entre le Vidin et la Morava où il y avait par conséquent déjà à cette époque-là un nombre quelconque de Roumains. Nous avons au sujet de cette population, dès le commencement du XVI-e siècle, peut-être de 1521, un „kanunama", un code de lois, établi par le sultan Soliman, où l'on précise les droits des Roumains de Braničevo et Vidin, tenus à faire le service militaire et étant distingués par les mêmes privilèges particuliers[3]. Mais il n'est pas seulement question de ces deux localités mais de toute la région qui les sépare. Il est à remarquer que les Roumains des environs de Smederevo ont à leur tête des „primichiuri", ce qui prouve qu'ils sont venus de la région au sud de Prizren. Au demeurant Krajna et Crna Reka ont joui sous les Turcs d'une autonomie particulière et, étant donné qu'elles passaient pour un fief du sultan ou de leurs mères *(validés)*, il n'était permis à aucun Turc de rester un temps plus long ou de s'y établir[4]. Ce fait explique pourquoi la région du Timoc a gardé le caractère ethnique qu'elle avait dès les temps anciens, de sorte qu'en 1696, lorsque le comte Marsigli faisait un voyage sur le Danube, il rencontra sur la rive droite des Portes de Fer jusqu'à Vidin, un grand nombre de Roumains qui parlaient „rumuniset", c'est-à-dire une authentique

1 Dr. Teodor Trâpcea, *Românii dintre Timoc și Morava în lumina trecutului lor istoric* (Les Roumains d'entre le Timoc et la Morava à la lumière de leur passé historique). L'ouvrage, actuellement sous presse, rassemble et expose avec beaucoup d'intelligence toute la matière disponible; elle fait partie des publications de l'Institut d'Etudes et de Recherches Balkaniques de Bucarest. Nous l'avons consulté en manuscrit. C'est pourquoi nous y renvoyons le lecteur sans indiquer les pages.

2 I. Bogdan, *Ein Beitrag zur bulgarischen und serbischen Geschichtschreibung*, p. 535, apud T. Trâpcea, *ouvr. cit.*

3 *Glasnik zem. Muzeja u Bosni i Herceg.*, XXX 1918, pp. 302-304. La savant musulman Riza Maderizovi pense que cette „kanunama" a été donnée sous le sultan Soliman. M. P. Skok *(ibidem)* prend ces Vlaques pour des Serbes; c'est cependant une erreur parce que les documents turcs font une distinction entre les impôts des Vlaques et ceux des autres sujets de l'Empire.

4 T. Trâpcea, *ouvr. cit.*

https://biblioteca-digitala.ro

langue romane [1]. Les Serbes occupent assez tard la région entre la Morava et le Timoc et ce n'est qu'après la stabilisation de la puissance turque dans la Péninsule Balkanique qu'ils réussissent à pénétrer dans ce coin; ils se détachent de Kosovo-Polje et la vallée du Vardar et ils se réfugient vers le nord.

A l'époque de la domination turque on ne connaît pas d'événement plus important concernant cette région qui se trouvait assez loin des routes habituelles. Ce ne sont que les guerres austro-turques, qui remplissent tout le XVII-e siècle, grâce auxquelles nous pouvons suivre plus clairement le processus ethnique qui a eu lieu au cours du siècle précédent et prend maintenant une tournure défavorable pour l'élément roumain. L'administration autrichienne installée ici aprés la paix de Passarowicz rencontrera ici un grand nombre de Roumains établis sur un territoire plus étendu que celui qu'ils occupent aujourd'hui. Cela ressort clairement de l'étude détaillée des recencements fiscaux, des cartes géographiques et des visites faites par les évêques locaux, obligés d'établir le régistre de leurs fidèles. En nous fondant sur les indications que nous y recueillons, nous pouvons constater un fait certain: le plus grand nombre des établissements roumains sont connus à partir du commencement du XVIII-e siècle et non pas à titre de colonie récente, mais comme provenant d'une époque antérieure [2]. Une nouvelle couche d'habitants s'est établie au-dessus, habitants venus d'au delà du Danube, moins de la Petite Valachie et surtout du Banat. Ceux venus de la Petite Valachie sont *„ţereni"* (de *ţară*-plaine) ou *„mărginiţi"* (population marginale). Ils ont occupé plusieurs terrasses et vallées du Danube en aval des Portes de Fer. Les „Mărgineni" ou „Munteni", venus de la région du Banat, ont pénétré plus profondément vers l'ouest et le sud et quelques-uns ont même passé la Morava et ont fondé leurs établissements un peu partout [3]. Les recherches entreprises en ces lieux par les géographes serbes en vue d'établir l'origine et l'époque des immigrations sont défectueuses et moins objectives que celles concernant d'autres régions [4]. Mais

1 *Ibid.*

2 *Ibid.*

3 G. Valsan, *Les Roumains de Bulgarie et de Serbie*, Paris 1918, p. 17.

4 St. Romanski exprime ses doutes dans son compte rendu du volume de *Naselja* qui traite de „Resava" *(Macedonski Preglet* VII, 1, pp. 141-191). Nous avons également l'impression que l'étude de la toponymie est plus faible que dans d'autres volumes.

https://biblioteca-digitala.ro

même ces recherches ont prouvé entre autres que des villages comme Subotica (arrondissement de Svilajnac), Isakova, židile et Resavica (arrondissement de Despatovac), Dâlboka (arrondissement de Zvi da) et Bo njaku sont anciennement d'origine roumaine, les uns datant du XIV-e siècle et une partie de leurs habitants sont des indigènes qui vivent dans leurs propres quartiers, conservant une vie différente de celle des autres habitants [1]. Weigand remarque judicieusement que les Roumains de la région comprise entre le Timoc et la Morava y sont établis antérieurement à la venue des Serbes. Ils ont pu emprunter à une population bulgaro-slave des noms comme Dâlboka, Topolnica, Stol ou Kamna[2]. Du côté serbe, l'immigration roumaine est datée par V. Karić au XIV-e siècle et par Vl. Jak ić au XVI-e siècle[3]. La région du Timoc et de la Morava a reçu l'aspect démographique d'aujourd'hui à la suite de l'avance turque dans la Péninsule Balkanique non point par des migrations massives, mais par un processus de transformation ethnique et économique, déterminé naturellement en premier lieu par la nouvelle domination politique. Le mérite d'avoir établi le point de départ et la direction des courants „métanastasiques" revient au savant serbe Iovan Cviji [4]. Ces courants ont peuplé tout d'abord la région entre la Morava et la Mlava et ont pénétré ensuite dans la plaine de Zaje ar et dans la vallée du Timoc. Mais c'est aux XVI-e et jusqu'au XVIII-e siècle qu'appartiennent ces mouvements continus de la population et il faut remarquer en particulier qu'ils n'ont pas été en mesure de couvrir d'une manière complète la couche de l'ancienne population roumaine. Il est vrai que la situation d'aujourd'hui est due en partie aussi aux migrations ayant pour point de départ la rive gauche du Danube, migrations qui ont renforcé à cette époque le bloc roumain et sa résistance ethnique. Cvijić a déterminé trois gués de la migration roumaine sur le Danube : l'un aux Portes de Fer, le second à Bârzasca sur la rive gauche et Dobra sur la rive droite et le troisième à Belobreska au Banat, auquel correspond sur la rive droite Veliko Gradi ta. Le premier courant a peuplé la région de la Craïna, le second celle de Zvi d et les monts d'Omolj se prolongeant jusqu'à Resava.

1 T. Trâpcea, *ouvr. cit.*

2 G. Weigand, *Die rumänischen Dialekte der kleinen Wallachei, Serbiens und Bulgariens* (Jhrber. VII), Leipzig 1900, p. 18.

3 T. Trâpcea, *ouvr. cit.*

4 *Ibid.*

https://biblioteca-digitala.ro

Le dernier courant et en même temps le plus faible, s'est répandu dans la région entre la Mlava et la Morava [1]. Les vagues de ces immigrations ont superposé une nouvelle couche roumaine sur l'ancienne et ont assuré de la sorte la persistance de l'élément autochtone. Mais il est évident qu'un gué de passage et même plusieurs doivent avoir existés sur la rive gauche du Danube, en Petite Valachie par où ont passé sans cesse des „*tereni*" vers la région du Timoc.

V

L'exposé historique très succint qui précède nous autorise à tirer un certain nombre de conclusions au sujet de l'essence même du problème qui nous préoccupe. En vérité, la région comprise entre la Morava et le Timoc ou plus précisément entre la Morava et le Vidin ont également appartenu au bloc balkanique du peuple roumain. Mais lorsqu'elle apparaît dans la lumière de l'histoire, cette région elle-même n'est pas suffisamment peuplée d'éléments roumains pour qu'elle puisse renvoyer cette population roumaine dans toutes les directions. Le rapport de cette région avec celle des Roumains de Bulgarie et celle de Vranjé paraît incontestable. En nous appuyant sur l'interprétation de Novakovi nous pouvons admettre, à juste titre, à l'époque du Porphyrogénète l'extension de l'élément roumain jusque dans la vallée de la Morava vers la région du Rudnik et par conséquent aussi vers Kopaonik. La diffusion de la toponymie roumaine allant de ces centres vers l'ouest reçoit de la sorte son explication naturelle. Toutefois, des recherches ultérieures auront encore à vérifier les rapports de ce bloc avec les fragments roumains, constatés au sud-ouest de Belgrade et dans la région de Sirmium. Ce problème est de la plus haute importance parcequ'il nous renseignerait définitivement sur le chemin parcouru par les Roumains de Pannonie et nous expliquerait pourquoi les traces roumaines au sud du Danube sont malgré tout assez rares. Il ne faut pas oublier que les vallées de la Morava et du Timoc ont été comprises, après la conquête de l'empereur Basile II, dans ce qu'on a appelé „la Bulgarie entière". Par conséquent, il ne saurait être question dans ce territoire de l'existence d'un noyau d'irradiation avant le XI-e siècle.

Mais une autre constatation s'impose également lorsqu'on examine du point de vue historique la situation des Roumains entre le Timoc et la Morava, à savoir les rapports de cette région

1 T. Trâpcea, *ouvr. cit.*

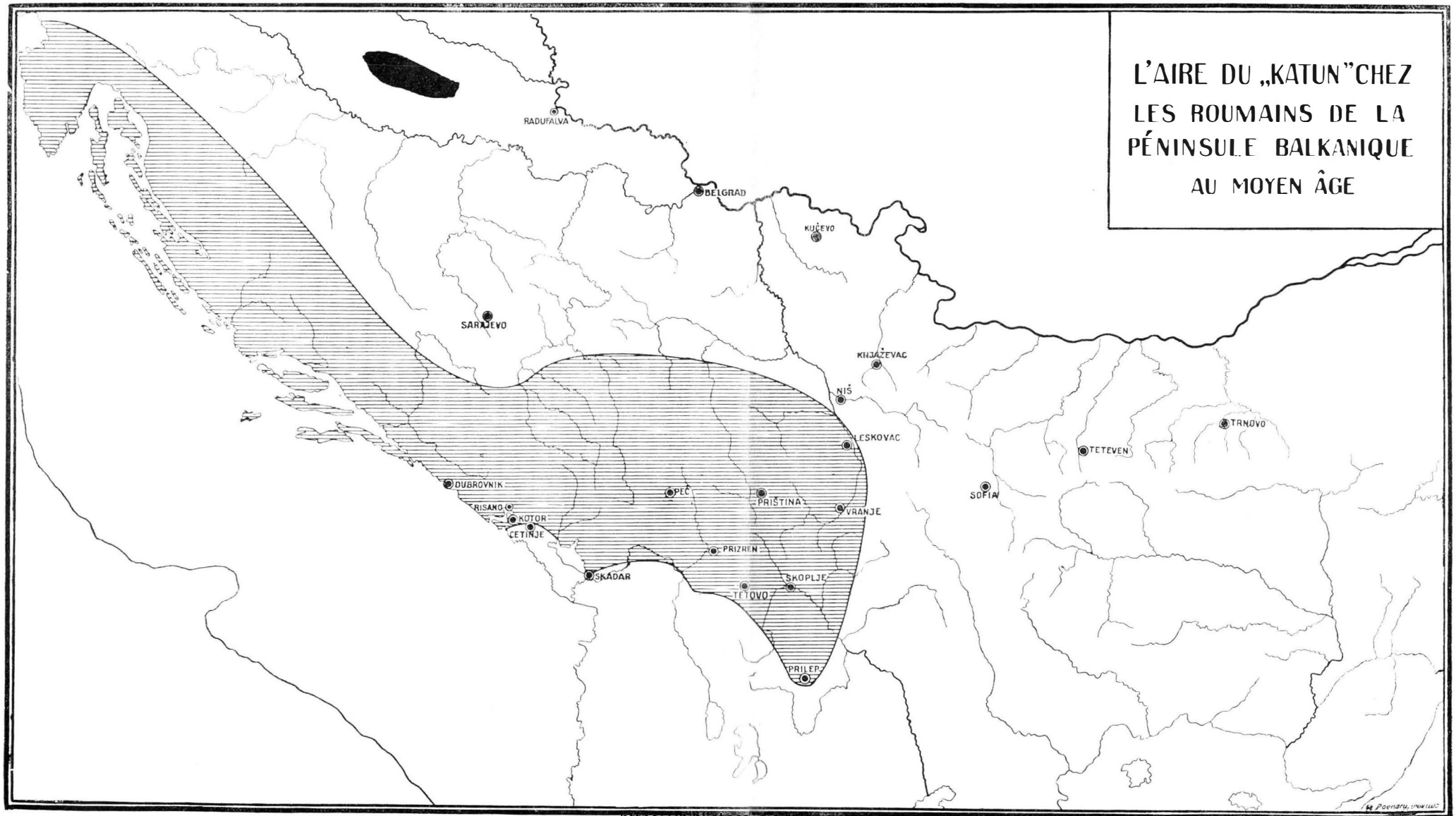
https://biblioteca-digitala.ro

avec les régions roumaines de la rive gauche du Danube. Les gués de passage, indiqués avec tant de précision par Cvijić, représentent le fil qui établit la liaison avec les Roumains du nord, c'est-à-dire les passages empruntés pendant des siècles par le mouvement de circulation reliant les populations roumaines des deux rives du Danube avec ou sans la connaissance des autorités politiques. Les Roumains n'ont jamais interrompu leur rapport avec le grand fleuve, mais la pulsation intense de leur vie ayant des rapports très suivi dans la direction du nord, de même que d'importantes irradiations vers le sud, nous ne pouvons que la deviner au delà de ce qui apparaît d'une manière claire aux regards de l'historien. La ressemblance de la langue parlée de la plus grande partie des Roumains de la Péninsule Balkanique avec le langage daco-roumain, plaide incontestablement pour un contact prolongé qui a été interrompu par la suite parce que la surface de contact s'est modifiée sur la rive droite du Danube; en effet, elle a été affaiblie par des migrations continuelles vers l'est, le sud et le sud-est, mais aussi par le renforcement de l'élément serbe qui avance en sens contraire.

Dans la phase actuelle de la recherche scientifique nous sommes encore très loin de pouvoir reconstruire l'image réelle de la „patrie primitive des Roumains". L'investigation historique est en mesure d'établir avec assez d'exactitude certains de leurs anciens territoires de même que des territoires intermédiaires et elle peut aussi suivre les phases de l'évolution des blocs roumains de la Péninsule Balkanique. La linguistique essaye de connaitre de plus près le processus de différenciation de dialectes roumains et la manière dont ils se sont détachés du territoire commun. Mais les travaux de détail ont à peine commencé et ils ne sauraient être menés à bonne fin sans la connaissance plus exacte du processus de romanisation de la péninsule et sans des recherches plus étendues d'ordre ethnographique, toponymique et de linguistique comparée.

En nous fondant sur ce que nous avons analysé ci-dessus, nous ne pourrions pas oser considérer comme appartenant à la „patrie roumaine primitive" au sud du Danube d'autres territoires que ceux compris entre l'embouchure de la Morava et le Vidin avec une prolongement vers le midi sous la forme d'un tapis allant approximativement jusqu'a Vranjé. Mais l'extension de ce territoire vers l'est, vers l'Hémus et vers l'ouest sur la rive gauche de la Morava, ne peut plus être fixé d'une manière pré-

https://biblioteca-digitala.ro



https://biblioteca-digitala.ro

cise, bien que ces régions aient également fait partie de la zone pleinement romanisée. Il en est de même du reste de la vieille Dardanie, de la région entre Vranjé, Prizren et Ipec ou l'élément roumain du Moyen-Age semble déjà y être établi depuis une époque très ancienne. Ce n'est que dans l'espace entre la Morava et Vidin que le contact continu avec les Roumains de la rive gauche du Danube a été possible pendant un temps très long. Ce contact est confirmé d'une manière indubitable par la présence ininterrompue de l'élément roumain et par la parenté de leur langue avec le parler daco-roumain. Un pareil contact n'est pas le résultat d'une déduction logique, mais un fait historique naturel, même au cas où nous admettrions une émigration en masse partant du sud vers la Petite Valachie et la Transylvanie. Cette situation géographique explique également le fait que les Byzantins aient emprunté le nom de Vlaques pour désigner la population romane qui aurait survécu à l'orage déchaîné après la mort de l'empereur Héraclius. Cette région, envahie par les Slaves, a été longtemps isolée du reste de l'Empire, mais lorsque l'intérêt de Byzance s'y attache de nouveau, les villes à caractère roman avaient disparu de même que la population romane plus aisée. Ceux qui avait pu se sauver parlaient maintenant le roumain et vivaient aux côtés des Slaves auxquels ils avaient commencé à se mêler. Si nous voulons par conséquant admettre un noyau ou un foyer primitif roumain, il faut que nous l'imaginions un peu plus au nord, près du Danube et comprenant une large zone de l'ancienne Dacie, sans contact direct avec la population grecque. Sans cela nous risquerions à ne pas comprendre pourquoi les Byzantins avaient oublié le nom des „Latins". Cette situation géographique expliquerait d'ailleurs plus facilement le déplacement des Aroumains, déplacement qui, selon l'avis de N. Iorga, a été organisé par l'empire byzantin lui-même et accompli, croyons-nous, à l'époque de l'expansion bulgare et au plus tard au commencement du IX-e siècle.

C'est ainsi que nous voyons le problème du territoire du roumain à la différence de Van Leisen et de ses partisans qui présentent des solutions sans tenir compte des résultats certains que nous a apporté jusqu'ici la recherche scientifique. Leur seul but est de trouver enfin un point fixe dans la Péninsule Balkanique d'où ils pourraient faire partir sur la carte une flèche vers le Retezat ou le Négoï des Carpates. Mais ce point fixe ne saurait être conçu si nous ne descendions pas jusqu'à une époque où le

https://biblioteca-digitala.ro

roumanisme eût été tout puissant dans la plus grande partie de la région danubienne. Mais il ne peut pas se concevoir non plus parceque le roumanisme balkanique se présente dès les premiers moments de son apparition à la lumière de l'histoire comme étant peu consistant. Son expansion naturelle n'indique pas une seule tendance vers le nord. La formation des trois dialectes roumains de la Péninsule Balkanique a été déterminé par leur mouvement vers la sud alors que les Daco-Roumains, qui s'étaient maintenus au nord du fleuve, suivent une évolution propre.

L'hypothèse d'une immigration roumaine partie de la Péninsule Balkanique au XII-e, XIII-e et XIV-e siècle équivaudrait à jeter un défi à la vérité historique la plus élémentaire. Il n'y a ni de régions géographiques ni un moment dans le temps qui nous autoriserait à localiser un événement de ce genre. Les Byzantins l'auraient enregistré. Sous les Asénides il est tout aussi inconcevable. Quant aux successeurs de Nemanja, ils n'auraient jamais admis que des sujets habitants à peu près seuls des zones étendues dans les montagnes et assurant des communications dans le pays, les quitassent. Le savant bulgare Pierre Nikov, en parlant des tendances hongroises de dominer la région entre Vidin et Braničevo, se plaint que les Hongrois aient essayé d'apporter ici des colons de Hongrie [1]. Celui qui connaît enfin un peu le milieu balkanique tel qu'il a été du XI-e au XIII-e siècle n'est pas sans savoir que le pays slaves et en particulier le berger vlaque respirait une atmosphère aussi libre que possible. Ses impôts sont dérisoires quand on les compare à ceux des Serbes de Hongrie et la „loi vlaque", bien qu'elle ne contenait que des charges, représente le maximum d'obligations qui peuvent être demandées alors que, en Transylvanie, le „droit roumain" représente un retour aux coutumes ancestrales de crainte des injustices hongroises. Les obligations du serf transylvain n'ont aucune limite et restent en vigueur jusqu'au XIX-e siècle. Elles sont toujours restées soumises aux caprices du maître. Cet enfer n'a jamais pu attirer le paysan ou le berger roumain.

Mais une autre considération s'oppose à ces migrations imaginaires lorsque l'on se place sous le jour des recherches strictement scientifiques. Il s'agit de la différence entre l'organisation sociale des Roumains des Balkans et des Roumains établis au

1 P. Nikov, *Istorija na oldinskoto knja estoo do 1323 godina* (Histoire du „cnezat" de Vidin en 1323), Sofia 1922.

https://biblioteca-digitala.ro

nord du Danube. Si des Roumains étaient venus d'une région quelconque située au sud des Balkans et de la vieille Serbie, ils auraient apporté avec eux l'organisation sociale de leur région, à savoir le hameau, les fraternités, les grandes tribus, les „voinici" (les forts) et peut-être même les „voyageurs" (călători) ou les bergers (turmari), les celnici et les cătunari ou les „primichiuri".

La hameau n'est pas une forme d'établissement connue par les Roumains au nord du Danube. Le mot même n'est attesté que très tard dans nos textes anciens à titre d'emprunt littéraire. Par contre, il est fortement répandu dans une région ayant pour centre Prizren, Zeta et la Herzégovine. On trouve encore des hameaux roumains un peu plus au nord, dans le Temnici et à Vranjé, de même qu'en Bosnie où il s'agit d'une chose importée à l'époque turque, comme l'a montré Skari . Chez les Valaques du Banat croate, le hameau a une origine plus ancienne; ceux-ci semblent l'avoir connu au moment même où ils se sont établis en Croatie; c'est pourquoi leur chef s'appelait „cătunar". Dans les régions plus proches du Danube nous ne rencontrons pas de hameaux, mais seulement des villages (*sela*): dans le district de Ku evo „le village des Vlaques", *Radiooeoci* et aussi *Košarna*; près de Rudnik le village vlaque *Vojkoočí. Bunei*, dans la région de Brani evo, près du Danube, est également un village. Novaković pense que l'on peut distinguer entre le hameau roumain, établissement provisoire sans limites fixes et entre un village, établissement paysan définitif, ayant des limites strictement établies. Mais ces arguments ne paraissent pas convaincantes parce que la plupart des hameaux roumains constituent des dons des rois de Serbie et leur territoires étaient délimités de la façon la plus détaillée. La différence ne peut s'expliquer que si l'on admet le hameau à titre de terme régional. Lorsqu'il existe dans une certaine région en même temps que le „village" dont nous ignorons le nom correspondant dans la langue des Roumains balkaniques, il a pu donner lieu dans un cas à l'expression bizarre suivante: „et le village hameau des Vlaques ayant nom de Zarvince" (1381). Nous ne trouvons dans aucun document médiéval des Balkans le mot „village", pas plus d'ailleurs dans la toponymie des pays slaves. Si les Roumains étaient venus d'ici, il nous paraît impossible que ce nom ne fût pas attesté au moins une seule fois. Il appartient évidemment au patrimoine spécifique des Roumains du nord du Danube, de même que le hameau appartient à ceux du sud.

https://biblioteca-digitala.ro

Nous ne trouvons pas non plus des «fraternités» chez les Daco-roumains et les «tribus» roumaines de Monténégro et de Herzégovine sont également restées des phénomènes locaux qui n'ont pas pu rejoindre la vallée de l'Olt ou la région de Hatzeg au delà du Danube. En ce qui concerne les noms de chefs chez les Roumains de la partie septentrionale de la Péninsule Balkanique, ils ont leur origine le plus souvent dans le milieu où ils vivaient. Une seule fois, sur l'île de Veglia, ils s'appellent «capi». A cette exception près, ils portent des noms étrangers. Il est intéressant de noter que dans la région de Prizren à des distances non trop loin les unes des autres, nous trouvons des chefs s'appelant sud (judec), cnez, čelnik et primichiur. Les deux premiers titres sont un héritage de la première symbiose slavo-roumaine. Aucun peuple slave ne connaît pas ces deux titres avec une pareille fonction. L'érudit tchèque Kadlec est seul à penser que „knez" est aussi attesté chez les Bulgares, parce qu'il l'a trouvé une fois sur leur territoire. Mais une seule mention au cours de cinq siècles ne constitue pas une preuve évidente. C'est pour cela que nous sommes pleinement en droit de considérer les noms de „judecia" (sudstvo) et le „cnezat" comme étant d'anciens phénomènes roumains. Les „primichiuri" se rencontrent dans les territoires que les Byzantins venaient de conquérir. C'est à la domination byzantine que l'on doit la conservation de ce vieux mot d'origine latine *(primus in caera)*. Les „celnici" sont les chefs des villages roumains. Mais ce titre existe aussi chez les Serbes de Herzégovine où il a le même sens et en Bosnie, où il désigne un haut dignitaire. En Dalmatie, il a le sens de „baciu", „bravarius" – vieux berger. Les Aroumains l'ont emprunté à une tribu slave avec laquelle ils avaient vécu en symbiose. Les „celnici" mentionnés dans le „Zakonik" d'Etienne Douchan appartiennent probablement aux Aroumains dont la „Vlaquie" faisait partie des conquêtes du tsar serbe. Le fait que ces titres se trouvent les uns à côté des autres et parfois mélangés les uns aux autres, constitue une indication du fait que la population roumaine de ces régions était d'origine différente. Cela nous autorise à croire que les Roumains de la région de Prizren n'étaient pas des autochtones.

Au nord du Danube, il n'y a ni de „celnici" ni de „primichiuri", mais nous rencontrons des „judecii" (sudstvo), développées dans d'autres conditions qui sont celles de l'Etat et les „cnez" qui prolongent leur vie dans le cadre des villages des régions où

https://biblioteca-digitala.ro

un droit roumain n'a pas pu se développer. Ces deux termes ont certainement un héritage de l'époque où les Roumains ont emprunté aux Slaves des mots qui existent dans leur quatre dialectes. Cette cohabitation avec les Slaves qui commence dans l'ancienne Dacie, continue sur la rive droite de Danube jusqu'au moment où, avec la chute de l'Empire d'Orient, tous les gués du grand fleuve furent envahis par des tribus slaves. Leurs vagues changent du tout au tout la physionomie des anciennes provinces romaines. Jireček, dans son dernier ouvrage qui constitue une magnifique synthèse des recherches critiques, conclue à juste titre: „en Dacie l'élément slave a été tellement réduit par les départs vers le sud et vers l'ouest que ses restes ont peu à peu disparu au milieu des Roumains". Nous ajouterons qu'au nord du Danube, le bloc roumain primitif est resté compact et susceptible d'une évolution alors qu'au sud il s'est disloqué très probablement à l'époque même de la dispersion des Slaves.

SILVIU DRAGOMIR
De l'Académie Roumaine
Professeur à l'Université de Cluj.

https://biblioteca-digitala.ro